Courrier Balzacien n° 62

LE MANUSCRIT DE PENSÉES, SUJETS, FRAGMENS (NOTES)

Mode d'emploi de ce document

- Le numéro en rouge : Page 1, correspond à la page du manuscrit reproduite dans le *Courrier Balzacien* n° 62.
- Le numéro entre parenthèses et en gras : **(p. 19)**, correspond à la page de la transcription du manuscrit. C'est sur cette page que figurent les numéros d'appels des notes [1] dont les textes sont sur le document ci-dessous.
- Le PDF possède des signets permettant de se déplacer plus facilement dans le document.

Premier plat intérieur de couverture (p. 13)

[1] Werner : c'est chez ce papetier de la rue Vivienne que de nombreux peintres aquarellistes achetaient leurs carnets de croquis. Un album identique à celui de Balzac y fut acheté, en 1829, par David Cox (1783-1859) ; il l'utilisa pour ses nombreuses esquisses de scènes parisiennes (Cox Bicentenary exhibition, Birmingham and the Victoria and Albert Museum, 1983, n° 56). – illustration ci-dessous : David Cox, *Rue Vivienne, Paris* (1829).

[2] Ces trois traces de collage nous permettent de retracer l'état antérieur de ce plat de couverture : les quatorze lignes soigneusement raturées dans la marge droite (voir note [3] ci-dessous) se rapportaient, de toute évidence, à la vignette collée ici précédemment par Balzac. En guise d'ex-libris, il avait très vraisemblablement collé une représentation des armes qu'il utilisa dès le début des années 1830 et que l'on retrouvera sur de nombreux objets lui ayant appartenu. Voir également la page de titre *recto* et *verso.*

[3] Ces armes écartelées sont *Balsac* aux 1 et 4, *Malet de Graville* aux 2 et 3. On notera ici l'absence, « sur le tout » des armes *Visconti*, pourtant reprises dans la description de la page de titre de son album (voir note 2, page de titre). Contrairement à ce qui a été constamment écrit jusqu'à aujourd'hui, les armes telles que décrites ici et illustrées ci-contre, n'ont jamais été portées, sous cette forme, par un membre de la famille *Balsac d'Entragues* ; elles ne sont qu'un avatar des armes de Marie de Balsac († 1503) et de sa fille Anne Malet de Graville qui épousa, en 1506, son cousin Pierre de Balsac, dont elle eut huit enfants ; c'est par cette alliance que perdurera la race des *Balsac d'Entragues.* On lira le remarquable article de Jack Girel : « Les Balsac ou l'ascension d'une famille d'Auvergne », *Almanach de Brioude et de son arrondissement*, 1995, p. 59-143, avec une généalogie armoriée des mieux documentées.

[4] « Bleu, rouge, jaune et blanc » ! Balzac, encore béotien dans le langage héraldique, aurait-il craint d'oublier l'azur, les gueules, l'or et l'argent des émaux et métaux enluminant les armes qu'il usurpait ? « Les connaissances héraldiques ne sont pas ce qui distingue la France sous Louis-Philippe » (*La Fausse Maîtresse*, *CH II*, p. 196).

[5] Cette vignette faisait partie du catalogue de la fonderie typographique de Laurent, Balzac et Barbier ; on la trouve sous le n° 1442, planche 64, dans le « Spécimen des divers caractères, vignettes et ornemens typographiques de la fonderie de Laurent et de Berny » (réédition aux Éditions des Cendre, Paris, 1992). Un tirage de cette vignette, présentée comme étant le « PROJET DE MARQUE DE LIBRAIRIE DE BALZAC », dessinée par Devéria et gravée par Ch. Thompson (B. N. Est., S. n. r. Thompson), a été exposé en 1950 à la BnF : *Cat. BN, 1950, n° 101*. Balzac, imprimeur, l'a utilisée sur la couverture de la livraison de mars 1827 de *L'Album historique et anecdotique*, voir *Balzac imprimeur et défenseur du livre*, Paris-Musées / Éditions des Cendres, 1995, n° 118 et illustration Pl. XXVIII.
La devise *Ne ludibria ventis* (qu'ils ne deviennent pas le jouet des vents) sont des mots « prononcés par Énée à l'adresse de la Sibylle cuméenne au sujet des rouleaux où elle consignait ses prophéties (Virgile, *Énéïde*, VI, 75) [...]. L'intention de Balzac n'est pas douteuse [...] son carnet a pour but de recueillir les anecdotes et les bons mots, et d'empêcher ainsi leur perte. » (Bruce Tolley, « Balzac anecdotier », *L'Année balzacienne*, 1967, p. 37-50).
Achille Devéria et le graveur Ch. Thompson avaient déjà été, en 1825, les illustrateurs des éditions des *Œuvres complètes de La Fontaine* et des *Œuvres complètes de Molière* entreprises par Balzac (voir Gabriel Hanotaux et Georges Vicaire, *La Jeunesse de Balzac*, A. Ferroud, 1921, p. 306-338).

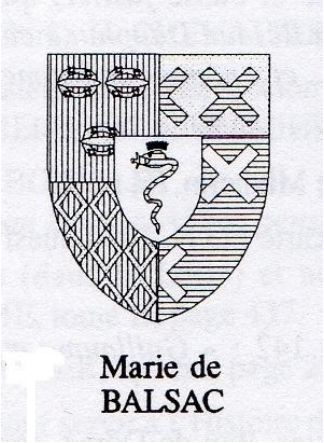
Page de titre, Recto (p. 15)

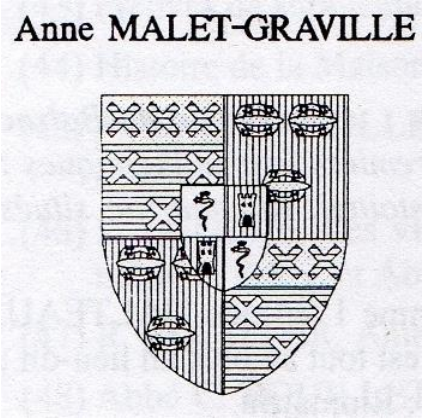
[1] Il s'agit bien évidemment de la date de naissance d'Ève Hanska, celle qui deviendra Ève de Balzac le 14 mars 1850, ...ou du moins, ce que pensait Balzac. Ève Rzewuska était en fait née dans la nuit de Noël, le 24 décembre du calendrier julien, soit le 5 janvier de notre calendrier grégorien. Balzac a très longtemps retenu cette date du 6 : en janvier 1848 il lui écrivait : « 6, jour de l'Épiphanie. C'est le jour de ta naissance, Èv. aimée ! Je ne veux te dire que des poésies ! » (*LHB. II*, p. 150). Le millésime de sa naissance, en l'absence de documents incontestables, a toujours été l'objet d'ardentes controverses ; nous suivrons la démonstration remarquablement documentée de Roger Pierrot (*Ève de Balzac*, Stock, 1999, p. 12-16) et retiendrons la date du 24 décembre 1804 (5 janvier 1805 de notre calendrier).

[2] On notera que la description des armes usurpées par Balzac est ici différente de celle qu'il inscrivit sur le premier plat intérieur de couverture ainsi qu'au verso de cette page de titre. Le blason est ici chargé « sur le tout » des armes *Visconti* : d'argent à la guivre d'azur à l'issant de gueules (les termes exacts pour ces armes auraient dû être : d'argent à la guivre d'azur couronnée de gueules et engoulant un enfant du même). Nous retrouvons ici la même description que celle adressée par Balzac à Alcide de Beauchesne, dans une lettre de juillet ou août 1835 :

> « Ecco mon ami, / Ecartelé au 1 et 4 d'azur à trois sautoirs d'argent, 2 et 1 au chef d'or, chargé de 3 sautoirs d'azur, au 2 et 3 de gueule à 3 fermeaux d'or et sur le tout d'argent à la givre d'azur à l'issant de gueule. / La couronne de Marquis, n'en est pas, elle doit se supprimer ; il y a dans la science héraldique deux erreurs. Les fermeaux sont des boucles de ceinturons gaulois, les sautoirs sont des croix de la croisade, prêchée en Auvergne. / Ceci est de l'histoire. Mon père prétendait être de la souche de la maison Balzac d'où venaient collatéralement les d'Entrague, à eux la couronne, mais ils sont éteints. Moi je m'en moque. La noblesse aujourd'hui C'est 500 000 fr. de rentes ou une illustration personnelle. / Addio caro ! je vous explique ceci parce que vous me le demandez. Aujourd'hui, à la honte du siècle, tout f... le camp comme le café de Louis XV. / de Bc. » (*Corr. Pl. I*, n° 35-102).

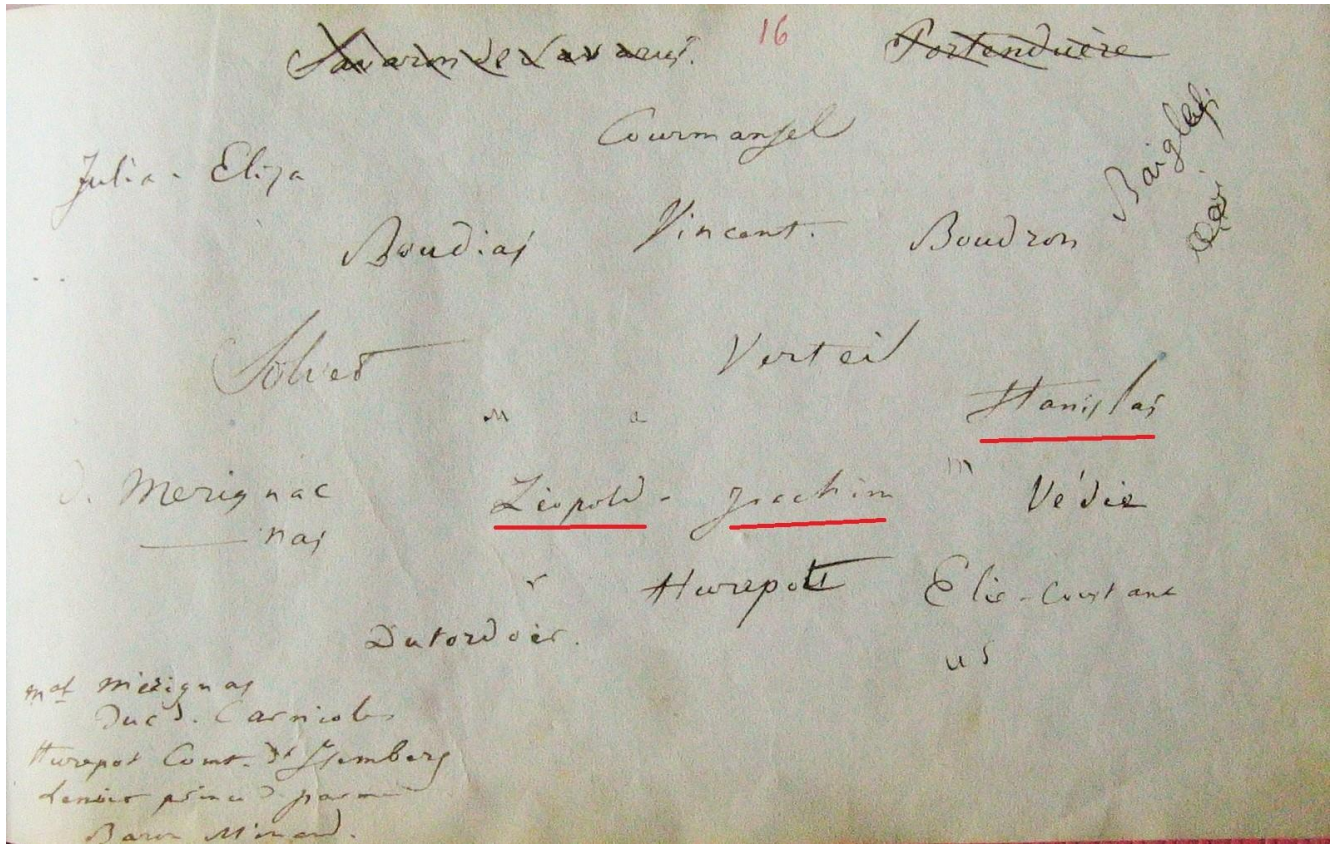
Ces armes méritent quelques explications : contrairement à ce qu'indiquait Fernand Lotte (citant Philippe Dupuy) dans son *Armorial de la Comédie humaine* (Garnier Frères, 1963, p. 2, note 1), ce n'est pas Thomas de Balsac (né en 1519) qui, le premier, chargea son blason de l'écu des *Visconti de Milan* ; sa grand-mère, Marie de Balsac, le faisait déjà, en 1470, lors de son mariage avec Louis de Malet Graville qui était le petit-fils de Bonne Visconti (voir illustration). Anne Malet de Graville, fille des précédents et mère de Thomas, portera quant à elle, après son mariage (1506) avec son cousin Pierre de Balsac, *écartelées aux 1 et 4, de Balsac ; aux 2 et 3 Malet de Graville ; chargé en abyme d'un écu aussi écartelé, aux 1 et 4 de Milan (Visconti) ; aux 2 et 3 de gueules à la tour d'or (qui est Castelnau).* C'est donc, comme nous l'indiquions en note 3 du premier plat intérieur de couverture, un avatar des armes de ces deux ancêtres supposées que décrit ici Balzac (illustration ci-contre). Les deux versions de ces blasons, avec ou sans l'écu *Visconti*, ont été utilisées par Balzac à différentes époques (cachets, canne, montre, argenterie, etc.)





[3] Ces deux dates, marquées d'une pierre blanche par Balzac, sont relatives aux débuts de sa relation avec Ève Hanska. C'est en février 1833, après qu'un moyen de communication eut été trouvé, que la correspondance de Balzac avec Mme Hanska démarre réellement : elle lui fait parvenir un premier cadeau, une *Imitation de Jésus-Christ* (voir *LHB I*, p. 26). Quelques mois plus tard, la première rencontre aura lieu à Neuchâtel, le 25 septembre 1833 ; c'est sans doute le 27 que, sur l'île Saint-Pierre, au milieu du lac de Brienne, « à l'ombre d'un grand chêne, s'est donné le furtif baiser premier de l'amour » (lettre du 12 octobre 1833 à sa sœur Laure Surville, *Corr. I*, n° 33-179).

[4] « Stanislas Leopold Joachim » que font ici ces trois prénoms peu usités, que Balzac rature avec un tel soin que les éditeurs précédents n'avaient rien pu déceler sous ce qu'ils pensaient être un petit dessin ? L'énigme reste entière. Curieusement, nous avons retrouvé l'association de ces trois prénoms, dans le même ordre, dans un autre carnet de Balzac conservé au Fonds Lovenjoul sous la cote A. 159 ; nous reproduisons ci-dessous le f° 16 de ce carnet, connu sous le titre « Notes sur le classement et l'achèvement des œuvres / Personnages – Armoiries – Noms – Changements à faire et oublis » (c'est nous qui soulignons en rouge les trois prénoms). Ce feuillet du A. 159 ne contenant que des noms et prénoms de personnages, c'est sans doute la piste à suivre pour résoudre cette énigme. Seuls deux personnages non reparaissants de la *Comédie humaine* portent le prénom de Stanislas : le ci-devant jeune homme d'Angoulême, Stanislas de Chandour (*Illusions perdues*) et Stanislas Marneffe (*La Cousine Bette*). Léopold sera le prénom attribué au seul Hannequin, l'ami d'Albert Savarus que l'on retrouvera dans de nombreux romans : *Albert Savarus* ; *Un début dans la vie* ; *La Femme auteur* ; *Béatrix* ; *Les Petits Bourgeois* ; *Le Cousin Pons* et *La Cousine Bette.* Quant à Joachim, nous n'en trouvons aucun dans *La Comédie humaine.*



(Lov., A. 159, f° 16)

[5] *Fuge, late, tace* (Fuis, cache-toi, tais-toi), c'est le 19 septembre 1832 que Balzac fit une excursion à la Grande Chartreuse en compagnie de la marquise de Castries, auprès de laquelle il séjournait à Aix-les-Bains depuis fin août. « Je suis allé à la Grande Chartreuse et vous avez eu quelques unes de mes exclamations » écrira-t-il quelques jours plus tard à son amie Zulma Carraud (*Corr. Pl. I*, n° 32-188, p. 647). Cette devise le marqua profondément : Benassis, dans *Le Médecin de campagne* déclarera : « J'entrai dans une cellule pour y prendre la mesure de mon néant, je respirai la paix profonde que mon prédécesseur y avait goûtée, et je lus avec attendrissement l'inscription qu'il avait mise sur sa porte suivant la coutume du cloître ; tous les préceptes de la vie que je voulais mener y étaient résumés par trois mots latins : *Fuge, late, tace...* » (*CH IX*, p. 573) ; un peu plus loin, il ajoutera : « Je suis entré dans une voie de silence et de résignation. Le *Fuge, late tace* du chartreux est ici ma devise. » (*CH IX*, p. 574). Dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, c'est Lucien qui confessera avoir « mis en pratique un axiome avec lequel on est sûr de vivre tranquille : *Fuge, late, tace !* » (*CH VI*, p. 438).

[6] *umbra mea vita sit* (que cette ombre soit ma vie) – dans *Les Petits Bourgeois*, Phellion, sous le méridien tracé dans un tableau de la façade de sa maison, « avait fait inscrire cette sage maxime : *umbra mea vita sit !* » (*CH VIII*, p. 88).

[7] *ultimam cogita* (pense à la dernière) – dans *Autre étude de femme*, « un des murs [de la *Grande Bretèche*] offre un cadran solaire orné de cette inscription bourgeoisement chrétienne : ULTIMAM COGITA ! » (*CH III*, p. 711). Sur le manuscrit de *La Grande Bretèche* (texte rattaché par la suite à *Autre étude de femme*) Balzac avait écrit : « de cette inscription [: Nous les comptons pour le bonheur *rayé*] ; l'édition originale de ce texte (seconde moitié du *Conseil*, Mame 1832) portait : « de cette inscription bourgeoise : *Fugit hora brevis* » ; ce n'est qu'en 1837, lors de l'édition Werdet de *La Grande Bretèche ou les Trois Vengeances*, que l'on vit apparaître *ultimam cogita.* Voir *CH III*, p. 711, var. *d* et note 1 ; – Nicole Célestin, « La Grande Bretèche », *AB 1964*, p.202 ; – et Henri Godin, « Le cadran solaire de *La Grande Bretèche* », *AB 1967*, p. 346-348.

[8] *famâ, vel famê*
Crépet (1910) transcrivait "fama, vel fama"
Bardèche (1963) : "fama, vel fame"

Balzac a-t-il voulu écrire « fama, vel famæ, » ? ou encore « fama, vel fames » (la gloire ou la faim) ?

Page de titre, Verso (p. 17)

Il faut considérer trois étapes pour comprendre l'état actuel de cette page. L'analyse de la position des lignes écrites par Balzac, ainsi que les traces de six points de colle et de quatre empreintes de cire à cacheter rouge, nous permet d'en déterminer la chronologie :

1. Balzac inscrit en haut de la page la phrase que l'on peut lire aujourd'hui. En dessous, au moyen de six points de colle, il ajoute un document (fragment d'épreuve ? vignette ? article de périodique ?) qui devait occuper l'essentiel de la page ; il inscrit ensuite sous ce document les trois lignes (ultérieurement barrées) que l'on voit apparaître dans le bas de la page.

2. Le document collé précédemment est retiré. Balzac le remplace par un nouveau document, collé à l'aide de cire rouge. Ce document occupe les trois quarts gauches de la page, il recouvre et occulte la quasi intégralité des inscriptions manuscrites précédentes ; Balzac raye le mot « chanter », dernier mot de la première ligne, resté apparent. En marge droite de ce nouveau document, dans le dernier quart droit de la page, il inscrit les dix lignes encore visibles aujourd'hui.

3. Le document collé précédemment à l'aide de cire rouge est enlevé. Lors de cette opération, le coin inférieur gauche de la page a été arraché avec la cire. Il ne nous est pas possible de déterminer si c'est Balzac lui-même qui retira ce dernier document ou si cela fut effectué après son décès en 1850. Nous notons toutefois que les éléments constitutifs des dossiers conservés au Fonds Lovenjoul (A. 181, f° 1 r° et A. 182, f° 1 v°), préparés dans la dernière décennie du XIXe siècle en vue d'une publication du carnet de Balzac (par Simon et Lovenjoul), démontrent qu'à cette date, ce dernier document faisait déjà défaut.

[1] Balzac commence par noter : « Un pays qui gagne des batailles doit pouvoir les chanter » ; à une date ultérieure (encre différente) il corrigera en « peut gagner » puis « sait gagner [...] doit savoir ». Cette formule sera à nouveau inscrite par Balzac en haut de la page 3. En 1844, cette phrase se retrouvera dans la bouche de Canalis (*Modeste Mignon*) : « Un pays qui sait gagner de telles batailles doit savoir les chanter » (*CH I*, p. 626).

[2] Six traces de colle. Voir étape 1 ci-dessus. Il nous est bien évidemment impossible de déterminer avec certitude ce que Balzac colla au verso de cette page de titre, dans cette première étape. Nous remarquons toutefois que l'écartement horizontal et vertical des quatre points de colle extérieurs, correspond, au millimètre près, à la taille de la vignette « *Ne ludibria ventis* » collée aujourd'hui sur le premier plat intérieur de couverture (voir note 5 de ce plat) ; cette vignette présente en outre, dans les coins supérieur droit et inférieur gauche, des déchirures avec manque de papier laissant envisager qu'elle avait été collée précédemment. Ces remarques nous amènent à imaginer que Balzac a pu opérer un transfert de cette vignette, la remplaçant par celle de ses armoiries (voir ci-dessus, notes 2 et 3 du premier plat intérieur de couverture et les notes 5, 6 et 7 ci-dessous).

[3] C'est en juillet-août 1832 que Balzac rédigea *La Femme abandonnée* ; il était alors en villégiature à Angoulême, chez ses amis les Carraud. La nouvelle paraîtra du 9 au 16 septembre dans la *Revue de Paris* (T. XLII, 2e et 3e livraisons), datée « À la Poudrerie d'Angoulême, août 1832 ».

[4] Byron et ses œuvres sont maintes fois cités dans *La Comédie humaine* (voir l'index de *CH XII*, p. 1631-1632). On lira Pierre Citron, « Balzac lecteur du *Don Juan* de Byron », *AB* 1967, p. 342-344 ; – Fernand Baldensperger, *Orientations étrangères chez Balzac*, Champion, 1927, p. 127-129 et passim ; – et surtout Geneviève Delattre, *Les Opinions littéraires de Balzac*, PUF, 1961, p. 234-250 et *passim.*

[5] Trois plots de cire à cacheter rouge, le quatrième ayant été emporté par une déchirure du papier dans l'angle inférieur gauche. Voir « étape 2 » ci-dessus.

[6] Description identique à celle relevée sur le premier plat intérieur de couverture (voir notes 2 et 3 de ce plat, et note 2 du recto de la page de titre).

[7] Mention identique à celle portée sur le premier plat intérieur de couverture (voir note 4 de ce plat).

Page 1 (p. 19)

[1] *Les Deux Rencontres*. Nous ne connaissons ni manuscrit ni épreuves pour le texte de cette nouvelle qui paraîtra dans la *Revue de Paris* des 23 et 30 janvier 1831. En mai 1832, le texte sera intégré dans la 2e édition des *Scènes de la vie privée* (Mame-Delaunay, 4 vol. in-8°) et figurera au tome IV, scène 14. Trois autres éditions suivront, en 1834, 1837, 1839 (voir *CH II*, p. 1586-1590). Le texte des *Deux Rencontres* sera finalement fondu, en 1842, dans *La Femme de trente* ans, au tome III de *La Comédie humaine.*

[2] L'épisode du « kiosque anglais » et du « père de Fox » se retrouve aujourd'hui dans *La Femme de trente ans* (*CH II*, p. 1161). Dans leur édition, Bernard Gagnebin et René Guise précisent que cette « leçon » est une addition de l'édition Werdet de 1837 (*CH II*, p. 1646-1647) ; voir également R.-L. Sullivant, « L'édition Werdet de *La Femme de trente* ans », *AB* 1965, p. 139-141. Le « lord je ne sais qui » était Henry Fox, 1er lord Holland, père de Charles-James Fox ; Balzac a pu lire l'anecdote de la démolition du mur (et non d'un kiosque) dans la *Vie politique, littéraire et privée de Charles-James Fox*, par Ralph Fell, traduction de J. Martinet, Paris, Parsons, Galignani et Compagnie, 1807, p. 16.

[3] *Les Rubriques de Quinola*, ce titre apparaît pour la première fois le 30 septembre 1841, dans une lettre à Mme Hanska :

« Songez que pour pouvoir plus sûrement payer mes dettes, je finirai une comédie pour le mois de décembre intitulée *Les Rubriques de Quinola !* » (*LHB I*, p.541).

Le projet semble remonter à mars 1841 : « J'ai 3 volumes à écrire et une comédie » (*LHB I*, p. 525). Le 5 janvier 1842, changement de titre pour cette comédie :

« Pour parler affaires, j'ai fait un grand pas. Du 5 au 7 février, on représente à l'Odéon *L'École des grands hommes* une immense comédie sur la lutte d'un homme de génie avec son siècle. La scène est en 1560 en Espagne, il s'agit de l'homme qui fit manœuvrer un bateau à vapeur dans le port de Barcelone, le coula et disparut. » (*LHB I*, p. 547).

et un peu plus loin, dans la même lettre :

« Tout le monde croit à un immense succès pour *Les Ressources de Quinola*, le faux titre de ma pièce, je garde celui que je vous ai dit pour le dernier moment » (*LHB I*, p. 548).

Ce « faux titre » sera finalement celui que portera la pièce de Balzac. De très nombreuses notes, écrites çà et là dans cet album, ont été utilisées par Balzac pour *Les Ressources de Quinola*, voir l'index des œuvres à la fin de ce volume.

[4] On verra, page 17 de cet album, que pour le 4e volume des *Romans et contes philosophiques*, Balzac envisageait d'écrire un roman intitulé *Le Mendiant*. Page 20, ce titre apparaît de nouveau, aux côtés de *La Notice biographique*, des *Souffrances de l'inventeur*, et du *Médecin de campagne* ; Balzac précisant alors qu'il s'agissait là de « quatre œuvres immenses ». S'agit-il de la reprise, sous la forme d'un roman, d'un projet théâtral du jeune Balzac en 1821 (voir *Corr. Pl. I*, n° 21-6) ? René Guise l'envisage : voir *BO*, t. XXI, p. 536-538. Tetsuo Takayama, dans son bel ouvrage sur *Les Œuvres romanesques avortées de Balzac (1829-1842)*, Tokyo, 1966, a étudié (p. 66-72) les fragments qui nous sont restés de ce projet (*Lov.*, A. 148). La publication de ces fragments a été faite dans *OD II*, p. 1123-1132, avec une remarquable analyse des sept feuillets retrouvés (voir *OD II*, Notice et notes, p. 1752-1762).

[5] Légèrement modifiée, cette phrase se retrouvera dans la bouche de Mme Vigneau, dans *Le Médecin de campagne* :

« Mes deux mères veulent un garçon, mon mari désire une petite fille, je crois qu'il me sera bien difficile de les contenter tous.
— Mais vous, que voulez-vous ? dit en riant Benassis.
— Ah ! moi, Monsieur, je veux un enfant. » (*CH IX*, p. 474)

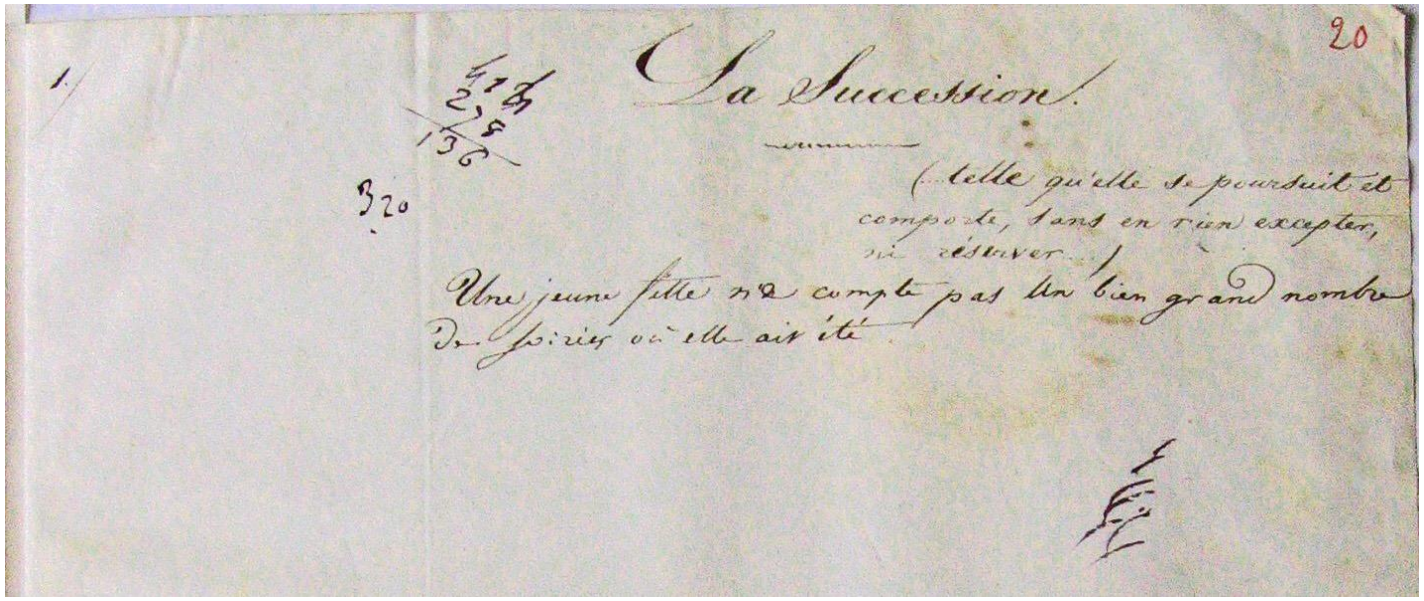
[6] Ce thème de la « dernière pièce de cent sous » sera développé par Balzac dans *Le Dernier Napoléon*, publié sous la rubrique *Croquis*, dans le n° 7 de *La Caricature* (16 décembre 1830) ; première ébauche du début de *La Peau de chagrin* (*OD II*, p. 836-839 ; et *CH X*, p. 58-64).

[7] Cette réplique se retrouvera dans un projet théâtral de Balzac, imaginé, semble-t-il, en mai 1834, *Philippe-le-Réservé* :

« Les rois ne mendient pas – ils volent – non – ils tuent. » (Lov., A. 189, f° 3, et *OB*, t. XXI, p. 273).

René Guise, dans son excellente analyse des quelques fragments conservés de ce projet (*OB*, t. XXI, p. 581-585), estime que « L'idée première d'une tragédie sur Philippe II apparaît cependant chez Balzac avant mai 1834. », citant une autre inscription de cet album (voir ci-dessous page 11, note 1), R. Guise pense pouvoir dater de 1830-1831 ces notes que Balzac utilisera en 1834. Nous adhérons totalement à l'analyse de cet exégète incomparable du théâtre de Balzac, d'autant que nous avons relevé d'autres inscriptions – également datables de 1830-1831 – dont R. Guise n'avait pas eu connaissance lors de son étude. Voir l'index des œuvres à *Philippe-le-Réservé*.

[8] Le thème de la succession et le projet d'un roman portant ce titre apparaissent maintes fois dans cet album (voir l'index des œuvres). Déjà en 1910, Crépet avait envisagé qu'il pouvait s'agir là d'un premier projet de ce qui deviendra *La Rabouilleuse* en 1842 ; cette hypothèse fut également celle de Maurice Bardèche dans son édition de ce roman (*CHH*, t. 6, p. 230-231) ; elle fut reprise par Tetsuo Takayama (*op. cit.*, p. 102). C'est possible (voir Page 2, note 3). Nous noterons toutefois que si l'un des principaux chapitres de *La Rabouilleuse* s'intitulait en effet « À qui la succession ? », Balzac donnera également le titre de « La succession Minoret » à la 2e partie d'*Ursule Mirouët* et que les mots « succession », « hériter » (héritage, héritier...) sont parmi les plus usités dans le vocabulaire balzacien (voir Kazuo Kiriu, *Vocabulaire de Balzac*) ; le thème de l'héritage et du partage est l'une des constantes de *La Comédie humaine*, bien peu d'œuvres ne l'abordent pas. « *La Succesion* est un thème qui a hanté Balzac » écrivait Henri Gauthier dans son très bel article sur « Le Projet du recueil *Études de femme* » (*AB 1967*, p. 115-146), il poursuivait en indiquant qu'il s'agissait pour Balzac d'un « roman autonome, dont le nom revient souvent dans l'Album » (p. 125) ; nous suivons H. Gauthier en renvoyant, comme lui, à l'un de ces « faux départs » conservés au Fonds Lovenjoul sous la cote A. 202, f° 20 :


La Succession.
(...telle qu'elle se poursuit et
compose, sans en rien excepter,
ni réserver...)
Une jeune fille ne compte pas un bien grand nombre
de soirées où elle ait été

et en y ajoutant la découverte faite par Roger Pierrot au verso d'une lettre qu'adressa Balzac, le 18 septembre 1833, à Mme Hanska (Lov., A. 301, f° 35), et qu'il retranscrit en note à cette lettre :

« LA SUCCESSION

« (toute fierté !...)

> « Dans tous les bals, il se rencontre parmi les femmes et les jeunes filles, une jeune fille et une femme dont les grâces, la mise et la beauté l'emportent sur celles de toutes les autres ; triomphe durable ; triomphe éphémère ardemment souhaité, longuement savouré. » (*LHB I*, p. 58-59, note 4).

Cette découverte permet de fixer un *terminus ad quem* pour les premières tentatives de Balzac sur ce projet qui, on le verra plus loin, faisait partie du « programme de 1833 » (voir ci-dessous, **Page 2** (p. 21), note 3).

Page 2 (p. 21)

[1] Il s'agit d'un personnage des *Contes drolatiques*, apparaissant dans *Le Péché vesniel* (2e conte du premier dixain), ainsi que dans *Le Succube* (9e conte du second dixain). On trouve successivement Moresse, Moresque et Morisque dans *Le Péché vesniel* ; Morisque et Mauresque dans *Le Succube* ; mais jamais Mauresse comme l'orthographiera pourtant Balzac à deux reprises, un peu plus bas dans cette même page.

[2] *La Transaction* (publication pré-originale dans *L'Artiste* des 19 et 26 février, 4 et 11 mars 1832) est le premier titre de ce qui deviendra *Le Colonel Chabert.* Le projet décrit ici, n'a rien à voir avec cette nouvelle.

[3] Cette note, que Roland Chollet qualifiait d'« énigmatique » (*Balzac journaliste*, Klincksieck, 1983, p. 450), trouve son explication sur la page 20 de cet album où l'on verra que *Une vie de jeune fille* était le nouveau titre envisagé par Balzac pour le projet qu'il avait intitulé *La Succession* (voir Page 1, note 8 et l'index des œuvres). Cette histoire était destinée à entrer dans le recueil des *Études de femme*, parfaitement décrit par H. Gauthier (*art. cit.*, *AB 1967*). On notera ici le prénom d'Agathe qui sera attribué beaucoup plus tard par Balzac – en 1841 – à celle qui sera déshéritée par son père, le docteur Rouget, et qui deviendra l'épouse Bridau dans *La Rabouilleuse*. Quant à Charles Philipon, que Balzac appelait son « cher Pompon », après la disparition de *La Silhouette*, il avait, en octobre 1830, lancé *La Caricature* dont Balzac, sous divers pseudonymes, avait été au début le principal rédacteur (on lira l'étude décisive de Roland Chollet : « *La Caricature*, un lancement réussi », chapitre IX, p. 405-457, *op. cit.*) ; on peut penser que Balzac envisagea de proposer cette « histoire d'Agathe » à son ami Philipon, en pré-originale avant la réunion en recueil, comme il le faisait fréquemment à cette époque :

> « car il s'agit de 3 articles qui paraîtront, sans que je sois compromis, dans trois journaux et qui feront un livre à Mame » (lettre à sa mère, 26 juillet 1832, *Corr. Pl. I*, n° 32-156)

Quelques années plus tard, le titre sera repris par Joséphine Junot, la fille de la duchesse d'Abrantès, qui publiera *Une vie de jeune fille* en 1837.

[4] Nous ne retrouvons ce titre dans aucun document balzacien qui ait été conservé. Serait-ce le titre envisagé pour ce qui deviendra *La Belle Impéria* (premier conte drolatique du premier dixain, prépublié dans *La Revue de Paris* du 19 juin 1831) ? Notons que sur cette même page, Balzac inscrit des notes préparatoires pour ce qui sera le deuxième conte : *Le Péché vesniel.*

[5] Premier titre envisagé pour ce qui deviendra, en 1835, *Melmoth réconcilié.* On lira Stéphane Vachon, *Les Travaux et les jours d'Honoré de Balzac*, Presses du CNRS, 1992, p. 107 et note 16 ; et surtout Isabelle Tournier, « Titres et titrage balzaciens », *Genesis*, n° 11-1997, p. 46 et *passim*. Cette nouvelle apparaît fréquemment sur les pages de cet album (voir l'index des œuvres) : « L'histoire de ce titre est donc parfaitement banale, même si son incubation peut sembler exceptionnellement longue » (Isabelle Tournier, *art. cit.*)

[6] Nous n'avons trouvé aucune autre trace de ce titre chez Balzac. En 1841, Joseph Mainzer publiera *Le Marchand d'habits* au tome IV des *Français peints par eux-mêmes* ; toujours en 1841, un drame en 5 actes de Charles Desnoyer et Charles Potier portera le même titre.

[7] *Le Vieux garçon* n'a jamais été écrit par Balzac et ce titre n'apparaît qu'ici. Aurait-ce été un pendant à *Une vie de jeune fille* (voir note 3 ci-dessus) ? Dans *La Vieille fille* (1836), Balzac fera dire au chevalier de Valois : « le vieux garçon, Suzanne, est le coffre-fort d'une jeune fille. » (*CH IV*, p. 825).

[8] Cette pensée deviendra, dans *La Peau de chagrin* : « Savez-vous, lui répondit un médecin complètement ivre, qu'à peine y a t'il une membrane de différence entre un homme de génie et un grand criminel ? ... » dans l'édition Werdet des *Études philosophiques* (1835), elle deviendra : « Savez-vous, [...] qu'une dose de phosphore de plus ou de moins fait l'homme de génie ou le scélérat, l'homme d'esprit ou l'idiot, l'homme vertueux ou le criminel ? » (*CH X*, p. 104).

[9] Nous ne retrouverons aucun de ces personnages dans « la Mauresse » (*Le Péché vesniel*). Quant au « père Chappeloud », c'est le nom (avec un seul « p ») que donnera Balzac au chanoine de Saint-Gatien, ami de l'abbé François Birotteau dans *Le Curé de Tours.*

[10] *Une fille d'Ève*, ce titre apparaîtra fin janvier 1833 dans une lettre adressée à Mme Hanska :

« Quelques jours après avoir reçu cette lettre, vous lirez *Une fille d'Ève*, qui sera le type de *La Femme abandonnée* prise entre 15 et 20 ans » (*LHB I*, p. 22).

Avec Roger Pierrot, on constatera que « le roman intitulé *Une fille d'Ève* [qui] paraîtra beaucoup plus tard (1839), n'a guère de rapports avec le sujet brièvement esquissé ici ». Il s'agit ici d'une des nombreuses occurrences de ce titre, au fil de cet album (voir l'index des œuvres) : Balzac envisageait, dès 1832, de le faire entrer dans son projet de recueil *Études de femme*. Pierre Citron, dans son bel article « Aux sources d'*Une fille d'Ève* » (*AB 1965*, p. 201-215) relevait qu'en 1834, Balzac faisait encore dire à Félix Davin : « ce seront, dans *Une fille d'Ève*, les premières impressions de la jeune fille » (Introduction aux *Études philosophiques*, *CH X*, p. 1204). Les autres titres qui apparaissent ici en marge : *Mémoires d'une jeune mariée* ; *Sarrasine* et *Les Enfans* étaient également destinés à ce recueil, voir H. Gauthier, (*art. cit.*, *AB 1967*, p. 117 et *passim*).

Page 3 (p. 23)

[1] Balzac fera dire à Canalis, dans *Modeste Mignon* : « Ainsi vos quinze ans de luttes ne sont plus que des idées, et c'est ce qui sauvera l'Empire, les poètes en feront un poème ! Un pays qui sait gagner de telles batailles doit savoir les chanter ! » (*CH I*, p. 626).
Sur un fragment (f° 35) conservé au dossier A. 180 du fonds Lovenjoul, nous trouvons une version vraisemblablement antérieure : « Après la gloire de gagner les batailles, il y a celle de les raconter. »

Page 4 (p. 25)

[1] « Je ne suis pas de ces gens qui font des efforts infinis pour détacher de l'arbre une orange mûre. » sera l'une des quelques répliques envisagées par Balzac pour son projet de tragédie *Philippe-le-Réservé* (voir *BO*, t. 21, p. 273).

[2] *Le Médecin de campagne* : « la misanthropie, espèce de vanité cachée sous une peau de hérisson, n'est pas une vertu catholique. » (*CH IX*, p. 572).
L'association hérisson/misanthropie n'est certes pas une découverte balzacienne ; Florian, (Livre V, Fable XVII, *Le Hérisson et les lapins*) évoquait déjà « Un hérisson, qu'une tracasserie | Avait forcé de quitter sa patrie, | Dans un grand terrier de lapins | Vint porter sa misanthropie ».

[3] *La Peau de chagrin* : « Ah ! quelquefois un crime doit être tout un poème, je l'ai compris. » (*CH X*, p. 189-190).

[4] *La Peau de chagrin* : « Grâce à la puissance matérielle exercée par l'opium sur notre âme immatérielle, cet homme d'imagination si puissamment active s'abaissa jusqu'à la hauteur de ces animaux paresseux qui croupissent au sein des forêts, sous la forme d'une dépouille végétale, sans faire un pas pour saisir une proie facile. » (*CH X*, p. 289).
Balzac évoquera à nouveau l'effet de l'opium sur notre « âme immatérielle » dans une note de ce carnet l'utilisation en sera faite dans *Louis Lambert*.

Page 5 (p. 27)

[1] *La Peau de chagrin* : « Pour juger un homme, au moins faut-il être dans le secret de sa pensée, de ses malheurs, de ses émotions. » (*CH X*, p. 130).

[2] « Ma vie a été un trop long silence. » (*La Peau de chagrin*, *CH X*, p. 203).

[3] *La Peau de chagrin* : « - Bravo ! répliqua Taillefer. Vous comprenez la fortune, elle est un brevet d'impertinence. » (*CH X*, p. 210).

[4] *L'École des ménages* : « Dans la jeunesse nous aimons avec notre force qui va diminuant ; mais à mon âge on aime avec la faiblesse qui va croissant » (*BO*, t. XXI, p. 454)
Plusieurs années plus tard, Balzac réutilisera cette phrase dans *La Marâtre* : « Vous avez raison. Dans la jeunesse, nous aimons avec toutes nos forces qui vont en diminuant, tandis que dans la vieillesse nous aimons avec notre faiblesse qui va, qui va grandissant. » (*BO*, t. XXIII, p. 67-68).

[5] La verdeur de cette maxime sera quelque peu estompée dans *La Peau de chagrin* : « Le mariage est un sacrement en vertu duquel nous ne nous communiquons que des chagrins. » (*CH X*, p. 189).

Page 6 (p. 29)

[1] « La dévotion a quelque chose de tendre pour Dieu, qui peut retourner aisément à quelque chose d'amoureux pour les hommes » (Saint-Evremond, *Lettre à une dame galante qui voulait devenir dévote*)

[2] « Le premier mérite auprès des femmes est de les aimer ; le second est d'entrer dans la confidence de leurs inclinations ; le troisième, de faire valoir ingénieusement tout ce qu'elles ont d'aimable. Faites-vous aimer, ou flattez-les sur ce qu'elles aiment, ou faites-leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux ; car enfin il faut de l'amour, de quelque nature qu'il puisse être. Leur cœur n'est jamais vide de passion. » (Saint-Evremond).

[3] *La Guzla*, ou choix de poésies illyriques, recueillies dans la Dalmatie, la Bosnie, le Croatie et l'Herzegowine., À Paris, chez F. G. Levrault, 1827.
[voir RHLF 1956, p. 536 ? source possible de *L'Enfant maudit* ?]
[Après quelques essais de théâtre, drames, comédies qu'il lit à ses amis, il fait paraître en 1825 le *Théâtre de Clara Gazul*, qu'il donne comme étant d'une actrice espagnole ; dans une préface signée Joseph L'Estrange, il s'annonce modestement comme le traducteur et l'éditeur de l'œuvre. Le livre eut un médiocre succès de vente, mais fit connaître du coup l'auteur qu'on fêta bientôt dans les salons à la mode, chez Mme Récamier entre autres, et chez Mme Pasta. En 1827, Prosper Mérimée renouvelle sous le titre : *La Guzla*, anagramme de Gazul, la même mystification, qui, de nouveau, trompe tout le monde. Cette fois, il se fait passer pour un Italien réfugié, et présente la *Guzla* comme un recueil de chants populaires illyriens. Le succès de ces ballades qu'il écrivit en quinze jours à l'aide de quelques mots illyriens et de deux ou trois livres où il trouva de la "couleur locale", fut immense. On les traduisit en allemand. Pouchkine lui-même en traduisit plusieurs en russe, s'extasiant sur la saveur originale et étrange de ces chants.]
Lady Delphina Orberry est un personnage de *The Wild Irish Boy*, roman du Révérend Charles Robert Maturin, publié en 1808. Traduit en français par la comtesse *** [Molé], *Le Jeune Irlandais* fut publié en 1828 chez Mame et Delaunay-Vallée qui en confièrent l'impression à Balzac (4 vol. in-12, *BF* du 23 avril 1828, n° 2474). On connaît l'intérêt porté par Balzac aux ouvrages de Maturin (voir F. Baldensperger, *Orientations étrangères chez Balzac*, p. 27 et *passim* ; G. Delattre, *Les Opinions littéraires de Balzac*, p. 229-230 ; et l'*Index* de *L'Année balzacienne* à Maturin). Le 29 juillet 1832, d'Angoulême, Balzac écrivait à sa mère : « Ma mère chérie, aussitôt cette lettre reçue, cherche dans ma bibliothèque, dans la rangée d'en bas des in-12, *le Jeune Irlandais*, et envoie-le-moi par la diligence et obtiens qu'il parte immédiatement, car j'en ai le plus grand besoin » (*Corr. Pl.*, n° 32-160).

[4] « Ah ! vive l'amour dans la soie, sur le cachemire, entouré des merveilles du luxe qui le parent merveilleusement bien, parce que lui-même est un luxe peut-être. » (*La Peau de chagrin*, *CH X*, p. 142).

Page 7 (p. 31)

[1] « Il est d'horribles félicités. » sera l'une des répliques envisagées par Balzac pour son projet de drame *Philippe-le-Réservé* (voir René Guise, Théâtre de Balzac, *BO*, t. 21, p. 273).

[2] L'histoire de ce « divertissement » de bivouac, fut utilisé par Balzac dans *Une conversation entre onze heures et minuit*, première partie du recueil intitulé *Contes bruns*, publié sans nom d'auteur chez Canel et Guyot en janvier 1832. Les bonnes feuilles, dont l'histoire du capitaine Bianchi, avaient été publiées par *L'Artiste*, le 25 décembre 1831. Il évoquera cet épisode au début des *Marana* (publié en pré-originale dans la *Revue de Paris* du 23 décembre 1832 (voir *CH* X, p. 1783) et réutilisera ce texte, sous le titre de *Échantillon de causerie française*, publié en 1844 à la fin du troisième volume de *Splendeurs et misères des courtisanes* (voir *CH XII*, p. 471).

Page 8 (p. 33)

[1] *La Peau de chagrin* : « - L'instruction, belle niaiserie ! [...] Pour les autres, être instruit, c'est savoir brûler un testament et vivre en honnêtes gens, aimés, considérés, au lieu de voler une montre en récidive, avec les cinq circonstances aggravantes, et d'aller mourir en place de Grève, haïs et déshonorés. » (*CH X*, p. 102). Plus tard, dans *Ursule Mirouët*, c'est Minoret-Levrault qui brûlera le testament du docteur Minoret.

[2] *La Peau de chagrin* : « - Hé ! monsieur, l'homme qui a des remords est le vrai scélérat, car il a quelque idée de la vertu ; tandis que Pierre-le-Grand, le duc d'Albe, étaient des systèmes, et le corsaire Monbard, une organisation. » (*CH X*, p. 100).

Page 9 (p. 35)

[1] Cet épisode du Wurtembourgeois et de la poutre a été utilisé par Balzac dans *Le Médecin de campagne* (voir *CH IX*, p. 464-465).

[2] « Les ânes de selle, obtenus en Perse par l'accouplement d'une ânesse avec un onagre apprivoisé, sont peints en rouge, suivant une immémoriale tradition. Cet usage a donné lieu peut-être à notre proverbe : « Méchant comme un âne rouge. » À une époque où l'histoire naturelle était très négligée en France, un voyageur aura, je pense, amené un de ces animaux curieux qui supportent fort impatiemment l'esclavage. De là, le dicton ! » (*La Peau de chagrin*, *CH X*, p. 241).

Moïse Le Yaouanc, dans *Une scène balzacienne : La visite de Raphaël au naturaliste Lavrille* (*RHLF*, 1950, p. 280 *sqq*) a montré que Balzac avait puisé

Dans les régions chaudes et tempérées, en Asie au contraire, où sa domesticité est plus ancienne, mais où on le soigne autant que le Cheval, l'un ne s'est pas moins perfectionné que l'autre. Les Anes de selle, croisés le plus souvent possible avec les Onagres que l'on peut apprivoiser, sont plus grands que l'Onagre, résistent mieux à la fatigue et sont plus rapides que les Chevaux tartares. Les Persans les prisent autant, et quelquefois plus que les Chevaux. Ils ont conservé l'usage de peindre en rouge, comme on le fait aussi en Égypte, ces Anes de monture, ce qui, dans un pays où les coutumes sont éternisées par une fixité tout à la fois distinctive et religieuse des esprits, explique comment on doit entendre le passage d'Élien sur ces Anes de l'Inde à tête rouge, et, pour surcroît de merveilleux, armés d'une seule corne au front.

La vitesse de l'Onagre est extrême, et il la soutient plus long-temps que le meilleur Cheval persan ou même arabe. Aussi, en Perse, les beaux Anes de selle que l'on peint encore en rouge, suivant l'usage antique, sont-ils croisés le plus qu'on peut avec de jeunes Onagres qu'on réussit à apprivoiser. D'après Niebuhr, la vitesse de ces Anes de selle, est, terme moyen, de sept mille pas par heure.

Page 10 (p. 37)

[1] *La Peau de chagrin* : « Avez-vous des imperfections qui vous rendent vertueuse malgré vous ? » (*CH X*, p. 158).

[2] *La Maison Nucingen* : « je demande où commence, où finit le charlatanisme, ce qu'est le charlatanisme ? faites-moi l'amitié de me dire qui n'est pas charlatan ? » (*CH VI*, p. 376).

[3] On verra, (HY 44 et note X, et HY 62) que Balzac avait lu, en 1832, *Le Piédestal* de J. Janin ; avons-nous ici une trace de cette lecture ? À la fin du chapitre XII de sa nouvelle (*Revue de Paris*, volume XLIII, p. 158), Janin écrivait : « Il y en avait qui prenaient un siècle entier en guise de marche-pied ; le moyen-âge avait ses Siméon-Stylites qui ne descendaient pas de hautes colonnades. Si vous regardiez bien au-dessus de vous, dans le nuage, tout au sommet des tours de Notre-Dame, vous y verriez un homme qui rêve, cet homme qui rêve c'est un grand poète : il a fait de Notre-Dame de Paris son piédestal. ». Dans l'édition originale d'*Illusions perdues* (voir *CH V*, p. 1303-1304, var. *a*), Balzac n'avait-il pas, évoquant les rêves de Lucien, ce « grand poète » à l'assaut de Paris, écrit dans un premier temps : « À moins d'être Diogène et Saint-Siméon stylite, qui ne comprendrait alors les sensations de Lucien en montant l'escalier boueux et puant de son hôtel ».

[4] *La Peau de chagrin* : « Les femmes sont habituées, par je ne sais quelle pente de leur esprit, à ne voir dans un homme de talent que ses défauts, et dans un sot que ses qualités ; elles éprouvent de grandes sympathies pour les qualités du sot qui sont une flatterie perpétuelle de leurs propres défauts, tandis que l'homme supérieur ne leur offre pas assez de jouissances pour compenser ses imperfections. » (*CH X*, p. 132).

Page 11 (p. 39)

[1] Si l'idée d'une tragédie sur Messaline semble avoir été abandonnée par Balzac, il reviendra plusieurs fois sur son intention de mettre en scène Philippe II (voir l'*Index* à *Philippe-le-Réservé*.).

[2] *Gobseck* : « Vous faites une éponge de moi, mordieu ! et vous m'encouragez à me gonfler au milieu du monde, pour me presser dans les moments de crise ; mais vous êtes aussi des éponges, et la mort vous pressera. » (*CH II*, p.986). René Guise (*AB 1980*, p. 155) a relevé que Balzac avait emprunté cette maxime aux *Pensées* du comte Oxenstirn : « Il n'y a rien qui ressemble mieux à une éponge qu'un homme avare : comme elle, tous ses soins ont pour but de se remplir, il laisse à ses héritiers le plaisir de la presser. ». Nous trouverons sur cette page beaucoup d'autres maximes transposées des *Pensées* d'Oxenstirn : voir ci-dessous notes [x], [x], [x]

[3] *Théorie de la démarche* : « Et cependant, il y a déjà deux cents ans, le comte Oxenstiern s'était écrié : « Ce sont les marches qui usent les soldats et les courtisans ». (*CH XII*, p. 261). Nous n'avons pu déterminer laquelle des très nombreuses éditions des *Pensées et Réflexions morales de M. le comte d'Oxenstirn, sur divers sujets*, Balzac avait pu posséder ou consulter. Il se trompe quand il écrit : « il y a déjà deux cents ans », sans doute fait-il confusion en pensant à Axel Gustafson, comte Oxenstjerna, célèbre chancelier Suédois (1583-1654) ; l'auteur des *Pensées*, Johan Gabriel Thureson, comte d'Oxenstierna,

est le petit-neveu de ce dernier. La publication des *Pensées* a été faite dans la première moitié du XVIIIe siècle (la première, sans date, la deuxième en 1742, de nombreuses suivirent). L'*Index des personnes réelles* de *CH XII* (p. 1779) fait la même erreur que Balzac en désignant le chancelier du XVIIe siècle au lieu de son petit-neveu ; il convient de corriger.

On remarquera que la deuxième partie de cette maxime d'Oxenstirn, tristement prémonitoire, aurait pu inciter Balzac a plus de tempérance dans ses travaux incessants.

Le ſoldat abrége ſa vie à force de fatigues : le courtiſan ſe tue à monter & à deſcendre des eſcaliers : le ſçavant accourcit ſes jours par de continuels efforts de tête & par ſon opiniâtreté à demeurer cloué ſur une chaiſe & attaché ſur les livres.

[4] Oxenstirn : « Être content de soi est la marque certaine d'un mauvais goût. »

[5] Oxenstirn : « La seule différence qui se trouve entre le cœur d'un riche et celui d'un pauvre, c'est que le premier est empli de crainte et le second d'espérance. »

[6] Oxenstirn : « Heureux celui qui n'a jamais été heureux. »

[7] *L'École des ménages* : « On tue l'amour par ce qui fait durer l'avarice, la possession. » (*BO*, tome XXI, p. 456).

[8] *Physiologie du mariage* : « Or l'amour est le moins vif de nos plaisirs et le moins durable. » (*CH XI*, p. 1192)

Page 12 (p. 41)

[1] La fameuse réplique de Crispin dans *Le Légataire universel* de Jean-François Régnard.

[2] Ces pensées, avec des dates différentes, avaient déjà été exprimées par Balzac dans les *Complaintes satiriques sur les mœurs du temps présent* – Exorde, article paru le 20 février dans le journal *La Mode* : « En effet, à toutes les époques, il a existé de par le monde une masse de sots qui se sont mis autour d'une idée, comme des passants qu'un homme d'esprit attroupe au Pont-Neuf en feignant de voir quelque chose dans la rivière. [...] c'est ainsi qu'en 1590 le grand mot de ralliement de toutes les intelligences secondaires, pour exprimer les causes premières, était : - *C'est la religion* ; en 1690, les sots disaient : - *C'est la philosophie* ; en 1816, on résolvait tout par : - *C'est la Révolution* ; aujourd'hui, le pivot autour duquel tournent les niais, c'est la *doctrine*. » (*OD II*, p. 746)

[3] Balzac a longtemps caressé le rêve d'acquérir « La Grenadière », maison de Saint-Cyr-sur-Loire où il avait séjourné en 1830 avec Mme de Berny. Le 1[er] décembre 1834, il écrivait à Mme Hanska : « Depuis q[ue]lq[ues] jours, il m'est arrivé un petit bonheur. Après mille instances et après avoir essuyé un *non* pendant 3 ans, l'on consent à me vendre la Grenadière. Ainsi, j'aurai une studieuse retraite, et le meuble, le livre, l'arrangement que je ferai me resteront. Je pourrai demeurer là, six mois *incognito*, sans voir personne. Me voilà très heureux, autant qu'une chose matérielle peut rendre heureux. » (*LHB I*, p. 211). Il reparle de ce projet à sa correspondante, le 15 décembre (*LHB I*¸ p.214), le 10 février 1835 (*LHB I*, p. 230). Le 11 mars 1835, il doit avouer : « Non, je ne puis acheter la Grenadière encore ; il me faut sept ou huit mille francs que je n'ai pas. Quoique ma canne à ébullition de turquoises m'ait popularisé comme un nouvel Aboulcassem, je n'ai que des dettes. Quand je serai débarrassé de mes travaux, je verrai à me procurer l'argent nécessaire à la Grenadière. » (*LHB I*,

p. 235). Le 30 mars il en rêve à nouveau (*LHB I*, p. 240) et un an plus tard, le mars 1836, il écrit encore : « aussitôt que j'aurai la Grenadière, je quitterai la rue Cassini. » (*LHB I*, p. 298). Ce n'est que fin novembre 1836 qu'il devra abandonner son beau projet, le 23 il écrit à Mme Hanska : « Ici, la Grenadière m'a échappé ; mais le cruel événement qui a pesé sur moi cette année [la mort de Mme de Berny] m'a désintéressé de cette pauvre chaumière. Je ne saurais plus l'habiter. Je suis en marché pour une vigne qui me permettra de bâtir sans dépenser autant d'argent. » (*LHB I*, p. 351).

[4] Balzac fera référence à cette note, le 10 mai 1837, dans une lettre adressée à Mme Hanska : « Quand j'ouvre mon livre où j'ai mis toutes les pensées de mes ouvrages, et tant de choses, je reviens toujours à *Je serai Richelieu pour te conserver*, c'est, dans ce grand parc de mes idées, la fleur que je caresse le plus de l'œil » (*LHB I*, p. 410).

Page 13 (p. 43)

[1] *La Peau de chagrin* : « Toi, tu travailles ?... eh bien, tu ne feras jamais rien. » (*CH X*, p. 145).

[2] « As-tu, comme cet étudiant de Padoue, disséqué, sans le savoir, une mère que tu adorais ? » demandait Émile à Raphaël dans l'édition originale de *La Peau de chagrin* (Gosselin-Canel, 1831) ; cette phrase fut supprimée dans les éditions suivantes (voir *CH X*, p. 1272, var. *b*.)

[3] Ce thème du « père du réfractaire » a été utilisé par Balzac pour l'une des histoires composant *Une conversation entre onze heures et minuit* dans les *Contes bruns* (1831-1832)

[4] *La Peau de chagrin* : « Ah ! Pauline, s'écria-t-il, pauvre enfant ! il y a des abîmes que l'amour ne saurait franchir, malgré la force de ses ailes. » (*CH X*, p. 252).

Page 14 (p. 45)

[1] *La Peau de chagrin* : « L'amour nous donne une sorte de religion pour nous-mêmes, nous respectons en nous une autre vie ; il devient alors le plus horrible des malheurs, le malheur avec une espérance, une espérance qui vous fait accepter des tortures. » (*CH X*, p. 164).

[2] *Lettre à M. Ch. Nodier sur son article intitulé « De la palingénésie humaine et de la résurrection »* (*Revue de Paris*, 21 septembre 1832) : « Seulement, quoique Dieu puisse se passer d'avocat, après avoir écrit ses titres sur un brin d'herbe, me sera-t-il permis d'en prendre les intérêts près de vous ? » (*OD II*, p. 1207).

Page 15 (p. 47)

[1] *La Peau de chagrin* : « L'homme n'invente pas une force, il la dirige, et la science consiste à imiter la nature. » (*CH X*, p. 242).

Page 16 (p. 49)

[1] *Gambara* : « Souvent la perfection dans les œuvres d'art empêche l'âme de les agrandir. N'est-ce pas le procès gagné par l'esquisse contre le tableau fini, au tribunal de ceux qui achèvent l'œuvre par la pensée au lieu de l'accepter toute faite ? » (*CH X*, p. 496).

Page 20 (p. 57)

[1] « ôter du 3me volume »
voir lettre à Louis Mame (envoyée d'Aix) n° 32-193 : (Pléiade)
« Et, d'abord, avant tout, sachez qu'en cas de 3e édition des *Scènes*, je supprimerai *le Conseil*, puis *le Devoir d'une femme* dans le 3e volume pour les remplacer par une nouvelle scène qui paraîtra dans la *Revue de Paris**, et qui sera plus dans la nature et le genre des *Scènes de la vie privée* que les deux supprimées que je trouve *un peu en dehors* de la moralité du livre ».

> * Ce n'est pas Mame, mais Mme Béchet qui publia la 3e édition des *Scènes de la vie privée. Le Conseil [le Message* suivi de la *Grande Bretèche]* et *le Devoir d'une femme [Adieu]* ont été remplacés dans cette édition par la *Recherche de l'Absolu.*

Page 26 (p. 68)

Pour les Scènes de la vie de campagne, voir LHB 23 novembre 1833.

Voir AB 1989, p. 23

Voir Corr. 33-143, 33-188, 34-36 et n. 2

Page 26 (p. 73)

[1] *Le Médecin de campagne* : « Peut-être la force des sentiments est-elle en raison de leur rareté ? Peut-être l'homme qui vit peu par la pensée vit-il beaucoup par les choses ? et moins il en possède, plus sans doute il les aime. » (*CH IX*, p. 406).

Page 30 (p. 77)

[1] On peut dater de fin 1836 ou début 1837 le collage par Balzac de cet extrait de la biographie de Toussaint Louverture. L'auteur en est Jacques Marquet de Norvins (baron de Montbreton), qui la fit paraître dans la ***Revue étrangère de la littérature, des sciences et des arts, Volume 20, décembre 1836*** (page 665 et suivantes). On notera que dans le même numéro de cette revue paraîtra la fin de *La vieille fille* (pp. 581 à 638).
Le même texte sera repris dans les *Souvenirs d'un historien de Napoléon : 1793-1802* par Jacques Marquet de Norvins (baron de Montbreton), 1896, p. 399-400.

On trouve peut-être une raison à l'intérêt de Balzac pour Toussaint Louverture (…ou pour son trésor) en relisant les intéressants souvenirs de son ami Théophile Gautier (*Honoré de Balzac*, Poulet-Malassis et de Broise, 1859, pp. 59-60) :

« Vers cette époque, Balzac avait fait pour une revue *Facino Cane*, l'histoire d'un noble vénitien qui, prisonnier dans les Puits du palais ducal, était tombé en faisant un souterrain pour s'évader, dans le trésor secret de la République, dont il avait emporté une bonne part avec l'aide d'un geôlier gagné. Facino Cane, devenu aveugle et joueur de clarinette sous le nom vulgaire du père Canet, avait conservé malgré sa cécité la double vue de l'or; il le devinait à travers les murs et les voûtes, et il offrait à l'auteur, dans une noce du faubourg Saint-Antoine, de le guider, s'il voulait lui payer les frais du voyage, vers cet immense amas de richesses dont la chute de la république vénitienne avait fait perdre le gisement. Balzac, comme nous l'avons dit, vivait ses personnages, et en ce moment il était Facino Cane lui-même, moins la cécité toutefois, car jamais yeux plus étincelants ne scintillèrent dans une face humaine. Il ne rêvait donc que tonnes d'or, monceaux de diamants et d'escarboucles, et au moyen du magnétisme, avec les pratiques duquel il était depuis longtemps familiarisé, il faisait rechercher à des somnambules la place des trésors enfouis et perdus. Il prétendait avoir appris ainsi de la manière la plus précise l'endroit où, près du morne de la Pointe-à-Pitre, Toussaint-Louverture avait fait enterrer son butin par des nègres aussitôt fusillés *Le Scarabée d'or*, d'Edgard Poe, n'égale pas en finesse d'induction, en netteté de plan, en divination de détails, le récit enfiévrant qu'il nous fit de l'expédition à tenter pour se rendre maître de ce trésor, bien autrement riche que celui enfoui par Tom Kidd au pied du Talipot à la tête de mort.

Nous prions le lecteur de ne pas trop se moquer de nous, si nous lui avouons en toute humilité que nous partageâmes bientôt la conviction de Balzac. Quelle cervelle eût pu résister à sa vertigineuse parole ? Jules Sandeau fut aussi bientôt séduit, et comme il fallait deux amis sûrs, deux compagnons dévoués et robustes pour faire les fouilles nocturnes sur l'indication du voyant, Balzac voulut bien nous admettre pour un quart chacun à cette prodigieuse fortune. Une moitié lui revenait de droit, comme ayant découvert la chose et dirigé l'entreprise.

Nous devions acheter des pics, des pioches et des pelles, les embarquer secrètement à bord du vaisseau, nous rendre au point marqué par des chemins différents pour ne pas exciter de soupçons, et, le coup fait, transborder nos richesses sur un brick frété d'avance bref, c'était tout un roman, qui eût été admirable si Balzac l'eût écrit au lieu de le parler.

Il n'est pas besoin de dire que nous ne déterrâmes pas le trésor de Toussaint-Louverture. L'argent nous manquait pour payer notre passage; à peine avions-nous à nous trois de quoi acheter les pioches. »

Page 32 (p. 81)

[1] *Le Cabinet des Antiques* : « La foi qui fait voir à un jeune moine les anges du paradis est bien inférieure à la puissance du vieux moine qui les lui montre. » (*CH IV*, p. 984). Plus tard, en 1842, dans la *Monographie de la Presse parisienne*, Balzac écrira : « Le Prophète voit les anges, mais l'incrédule les fait voir au public. »

Page 33 (p. 83)

[1] lecture conjecturale, proposée par Simon/Lovenjoul (A. 181)

[2] *Louis Lambert* : « Nul ne s'est préservé de la ruine, et n'a deviné cet axiome : *Quand l'effet produit n'est plus en rapport avec sa cause, il y a désorganisation.* » (*CH XI*, p. 650).
Quelques années plus tard, dans *César Birotteau*, Balzac écrira à nouveau : « ce principe qui doit dominer la politique des nations aussi bien que celle des particuliers : *Quand l'effet produit n'est plus en rapport direct ni en proportion égale avec sa cause, la désorganisation commence.* » (*CH VI*, p. 81). La partie en italiques de cette phrase sera exactement recopiée par Balzac, au milieu d'autres « pensées », sur le f° 56 du dossier Lov., A. 180.

[3] C'est peut-être en 1835, en lisant un roman de son amie Delphine de Girardin, que Balzac nota cette expression : « Et Laurence, dans son demi-sommeil, dans cet engourdissement vague et ravissant qui n'est ni veiller, ni dormir, qu'on pourrait nommer « le crépuscule du sommeil » ; dans cet état charmant où l'âme peut encore choisir ses souvenirs » (Mme de Girardin, *Monsieur le marquis de Pontanges*, Dumont 1835 (*BF* du 2 mai 1835). Il la réutilisa en 1843, dans *Honorine* : « cette heure d'examen mental qui est comme le crépuscule du sommeil » (*CH II*, p. 549).

Page 38 (p. 93)

[1] Savinien de Portenduère, écrira à Ursule Mirouët « Après vous avoir entendue hier, je me suis souvenu de ces phrases qui semblent écrites pour vous : « Faite pour attirer les cœurs [...] par une divine modestie. » avec quelques très légères variantes ; voir *Ursule Mirouët*, *CH III*, p. 894.
UM = juin-juillet 1841

Page 39 (p. 95)

[1] C'est en octobre 1832 que la *Revue de Paris* (tome XLIII, p. 91-108 et 183-204) commença la publication du *Piédestal* de Jules Janin (la fin en sera publiée au tome XLIV, p. 147 à 165). Le même mois, la *Revue de Paris* publiera deux textes de Balzac : la *Lettre à M. Ch. Nodier sur son article intitulé : De la palingénésie humaine et la résurrection*, ainsi que *La Grenadière*.

[2] La solitude du savant et de l'artiste, thème romantique s'il en est, est un leitmotiv chez Balzac (voir Gretchen R. Besser, *Balzac's concept of genius*, Droz, 1969, p. 35 *sqq*). Le 3 avril 1834 il écrivait à Mme Hanska : « Me voilà donc seul, bien seul. J'ai rompu avec tout le monde et je suis rentré dans mon ancienne et féconde solitude. » (*LHB I*, p. 152).

[3] Le personnage de Joseph Prudhomme, créé par Henry Monnier, a toujours fasciné Balzac (voir l'article d'A.-M. Meininger, *Balzac et Henry Monnier*, dans *l'Année balzacienne 1966*, p. 217-244) ; dès le 15 mai 1830, dans un article du *Voleur*, il rendait compte avec enthousiasme du *Dîner bourgeois*, Scènes populaires dessinées à la plume par H. M***, ornées du portrait de M. Prudhomme (*OD II*, p. 657-658). En octobre 1837 il envisage d'écrire une pièce en 5 actes : *Le Mariage de Mlle Prudhomme* ; sur plus de deux pages, il en tisse longuement la trame dans une lettre à Mme Hanska et termine en déclarant : « *Ecco, cara*, la carte sur laquelle je vais jouer tout mon avenir, car je n'ai plus que cette chance, tant est déplorable l'état de la librairie » (*LHB I*, p. 409-411, 10 octobre 1837). Presque un an plus tard, le 7 août 1838, Balzac revient sur ce projet : « Au nombre des mille et une choses que j'ai eu à faire, il faut mettre en première ligne le traité relatif au *Mariage de Joseph Prudhomme* avec un théâtre qui s'engage à me compter vingt mille francs (ou deux mille ducats pour que vous me compreniez), au jour de la lecture de la pièce, et vous imaginez quelle soif un homme qui bâtit a de vingt mille fr., et combien il faut travailler pour les avoir promptement. » (*LHB I*, p. 459). Le traité évoqué par Balzac ne semble pas avoir été signé et rien ne sera écrit de cette pièce. En 1848, il y pense encore et contacte Henry Monnier pour lui proposer « de créer un grand et beau rôle fait exprès pour J. Prudhomme et de rentrer au Vaudeville » (voir l'échange de lettres entre Balzac et Monnier en août 1838 : 48-71, 48-74 et 48-77). René Guise, dans son édition du *Théâtre* de Balzac (*BO*, tome XXIII, p. 532-538) a parfaitement analysé les nombreux projets balzaciens de théâtre inspiré par Prudhomme ; ceux-ci se sont étalés sur plus de quinze années.

Page 40 (p. 97)

[1] Yesid II et son aimée Hababah (histoire du grain de raisin)

[2] *Le Curé de village* : « - Écoutons la sagesse que Dieu met quelquefois dans la bouche des enfants, dit l'évêque en souriant.
- N'a-t-il pas fait parler l'ânesse de Balaam ? répondit vivement le jeune abbé de Rastignac.
- Selon certains commentateurs, elle n'a pas trop su ce qu'elle disait », répliqua l'évêque en riant.
(*CH IX*, p. 702)

Le Cabinet des Antiques : « - Miracle ! l'ânesse de Balaam a parlé, s'écria-t-il, je ne m'étonnerai plus de rien » (*CH IV*, p. 1089)

Séraphîta : « le lendemain Balaam doute de son ânesse et de lui » (*CH XI*, p. 830)

HAB

HABABAH, concubine d'Yézid II, quinzieme Calife, ſucceſſeur de Mahomet, dans le huitieme ſiécle. Elle étoit parfaitement belle, & très-habile chanteuſe ; auſſi la paſſion qu'elle ſçut inſpirer au Calife fut-elle des plus violentes. Il ſe divertiſſoit un jour avec elle dans un jardin ; & on lui ſervit à ſa collation des fruits les plus excellens de la Paleſtine, où il ſe trouvoit alors. Pendant le petit repas, il prit un grain de raiſin qu'il jetta à ſa maîtreſſe : celle-ci le prit & le porta à ſa bouche pour le manger ; mais ce grain, qui étoit fort gros, paſſant de travers dans ſa gorge, la ſerra ſi fort, qu'elle perdit la reſpiration, & fut étouffée ſur le champ. Yézid fut ſi touché de ce funeſte accident, qu'il tomba dans la plus profonde triſteſſe, & fut inconſolable de la perte d'un objet ſi aimable. Le tranſport de ſon amour & de ſa douleur alla même ſi loin, qu'il ne voulut pas permettre, pendant une ſemaine entière, qu'on l'enterrât ; & ſans les inſtances réitérées de ſes domeſtiques, qui ne pouvoient plus ſupporter l'infection de ce cadavre, il n'eût jamais permis qu'elle fût enterrée ; mais le ſépulcre ne fut pas capable de guérir ſa frénéſie : il voulut qu'on la déterrât, pour la voir encore. Enfin, n'ayant pu modérer l'excès de ſon affliction, il ne ſurvécut que quinze jours à ſa chère Hababah, dans le tombeau de laquelle il voulut être inhumé.

(extrait du *Dictionnaire historique portatif des femmes célèbres*, Paris, L. Cellot, 1769, tome I, p. 682)

Balzac a pu lire l'histoire de Yézid et Hababah dans de nombreux ouvrages du XVIIIe ; plus près de la période d'utilisation de son carnet, nous la relevons également dans la *Biographie universelle et historique des femmes célèbres, mortes ou vivantes*, Paris, Lebigre, 1830.

Page 42 (p. 101)

[1] *Illusions perdues* : « L'envie, cet horrible trésor de nos espérances trompées, de nos talents avortés, de nos succès manqués, de nos prétentions blessées, leur était inconnues. » (*CH V*, p. 318).

[2] Voir *CH*, t. XI, p. 1721.

Page 44 (p. 105)

Fragment d'épreuve

Il s'agit d'un fragment d'une épreuve corrigée de *La Maison Nucingen* (fin de la nouvelle, voir *CH VI*, p. 392, *var. c.*, p. 1307). Cette épreuve a du être réalisée entre *épr. 4* et *épr. 5* vers la fin du mois de novembre 1837 (voir la numérotation des épreuves dans *CH VI*, p. 1252-1253), c'est en effet sur le cinquième jeu d'épreuves que Balzac a supprimé ce texte en indiquant dans la marge : « j'ai supprimé la copie de la précédente épreuve, il n'y avait pas à conclure, il faut laisser penser ce que j'y disais. ». C'est vraisemblablement à cette date que Balzac colla ce fragment sur la page de son album. Voir également : Pierre Laforgue, « Il y a toujours du monde à côté, énonciation et énoncé dans *La Maison Nucingen* », in *Le Miroir et le chemin : l'univers romanesque de Pierre-Louis Rey*, Textes réunis et présentés par Vincent Laisney, Presses Sorbonne nouvelle, 2006 ; p. 265.

[1] Un autre nom avait été inscrit sur deux lignes, avant celui de Stéphanie de Vandières ; nous n'avons pu le déchiffrer.

[2] Madame d'Hocquetonville, personnage de *La Faulse courtizanne* (*Contes drolatiques*, deuxième dixain)

[3] Simon et Lovenjoul avaient cru lire « Bargeton » (A. 181, f° 46), lecture reprise par Crépet puis par Bardèche. Sous les ratures, il demeure évident que Balzac n'a pu tracer la lettre « g » dont le jambage serait visible ; nous distinguons en outre très clairement la lettre « h » entre le « t » et la finale « on » ; quant à la majuscule initiale, le « B » nous semble conjectural et nous inclinons à y voir un « M ». Nous proposons donc la lecture « Mme de Mathon », personnage qui n'a pas été repris dans *La Comédie humaine* ; un M. de Mathon a été placé par Balzac dans *La Fleur des pois* (*CH IV*, p. 1440).

Page 45 (p. 107)

[1] Balzac inscrira une autre fois cette maxime, page 62

[2] Voir *AB 1994*, p. 155 sqq

Page 46 (p. 109)

[1] *Le Curé de village* : « - Que voulez-vous, monsieur le curé, dit Gérard, s'il faut vous parler comme au confessionnal, je regarde la foi comme un mensonge qu'on se fait à soi-même, l'espérance comme un mensonge qu'on se fait sur l'avenir, et votre charité, comme une ruse d'enfant qui se tient sage pour avoir des confitures. » (*CH IX*, p. 824-825).
Dans *La Duchesse de Langeais* (1834), Balzac écrivait déjà : « Oui, reprit Montriveau d'une voix altérée, votre foi catholique à laquelle vous voulez me convertir est un mensonge que les hommes se font, l'espérance est un mensonge appuyé sur l'avenir, l'orgueil est un mensonge de nous à nous » (*CH V*, p. 962).

[2] *La Recherche de l'Absolu* : « La gloire est le soleil des morts » (*CH X*, p. 755). « La gloire illumine la tombe » écrira-t-il, le 22 octobre 1836, à Mme Hanska (*LHB I*, p. 343).

Page 47 (p. 111)

[1] *Le Médecin de campagne* : « Souvent la tendance des lois doit être en raison inverse de la tendance des mœurs. » (*CH IX*, p. 510).

[2] Sera repris dans *Séraphîta* : « Il avait fui la vie sociale par nécessité, comme le grand coupable cherche le cloître. Le remords, cette vertu des faibles, ne l'atteignait pas. Le Remords est une impuissance, il recommencera sa fuite. Le Repentir seul est une force, il termine tout. » (*CH XI*, p. 795).

[3] *Louis Lambert* : « Comment imaginer des facultés immatérielles que la matière réduise, dont l'exercice soit enchaîné par un grain d'opium ? » (*CH XI*, p. 653). Voir également voir Page 4 (p. 25) note 4.

Page 48 (p. 113)

[1] *Ferragus* : « Il ne faut toucher à son ennemi que pour lui abattre la tête » (*CH V*, p. 826).

[2] Dans une lettre adressée à Mme Hanska, le 20 janvier 1838, Balzac écrira : « Je n'ai ni amis ni serviteurs, tout me fuit, je ne sais pourquoi, ou plutôt je le sais trop, parce que l'on n'aime ni l'on ne sert pas un homme qui travaille nuit et jour, qui ne se dissipe pas à votre profit, qui reste là, qu'il faut venir voir, et dont la puissance, si puissance il y a, n'aura d'avènement que dans vingt ans ; parce que cet homme a la personnalité de ses travaux, et que toute personnalité est odieuse quand elle n'est pas accompagnée du pouvoir. En voilà bien assez pour vous convaincre qu'il faut être *une huître* (vous souvenez-vous de ceci ?) ou un ange pour se mettre sur ces grands rochers humains. Les huîtres et les anges sont aussi rares les uns que les autres dans l'humanité. » (*LHB I*, p. 433).

[3] *La Duchesse de Langeais* : « La plus cruelle vengeance est, selon moi, le dédain d'une vengeance possible. » (*CH V*, p. 996). Cette phrase a été recopiée par Balzac – au milieu d'autres « pensées » - sur le f° 56 conservé dans le dossier Lov., A. 180.

[4] *La Fille aux yeux d'or* : « Tous [les jeunes élégants de Paris] sont également cariés jusqu'aux os par le calcul, par la dépravation, par une brutale envie de parvenir, et s'ils sont menacés de la pierre, en les sondant on la leur trouverait au cœur. » (*CH* V, p. 1060).
et s'ils sont menacés de la pierre, en les sondant, on la leur trouverait, à tous, au cœur. »

Page 49 (p. 115)

[1] *César Birotteau* : L'amour est une passion essentiellement égoïste. » (*CH VI*, p. 132).

Page 50 (p. 117)

[1] « Les haines les plus vives naissent au sein des amitiés »
Voir *BO XXI*, p. 274
projet de théâtre *Philippe –le-Réservé.*

[2] *Les Ressources de Quinola* : « Il y a deux sortes de jalousies : celle qui fait qu'on se défie de sa maîtresse, et, celle qui fait qu'on se défie de soi-même ; tenez-vous en à la seconde » dit Faustine à Don Frégose (*BO XXII*, p. 485).

Page 51 (p. 119)

[1] La *Relation de l'expédition de lord Byron en Grèce*, par le comte Pierre Gamba, traduite de l'anglais par J.-T. Parisot, avait paru chez Peytieux, en 1825. La comtesse Teresa Guiccioli, sœur du comte Gamba, avait fait la connaissance de Byron en avril 1819, à Ravenne ; en 1868, elle publiera chez Amyot : *Lord Byron jugé par les témoins de sa vie.*

Page 52 (p. 121)

[1] *La Peau de chagrin* : Deux verbes expriment toutes les formes que prennent ces deux causes de mort : VOULOIR et POUVOIR. Entre ces deux termes de l'action humaine, il est une autre formule dont s'emparent les sages, et je lui dois le bonheur et ma longévité. *Vouloir* nous brûle et *Pouvoir* nous détruit ; mais SAVOIR laisse notre faible organisation dans un perpétuel état de calme. » (*CH X*, p. 85).
Quelques années plus tard, dans *Séraphîta*, il écrira encore : « L'univers appartient à qui veut, à qui sait, à qui peut prier ; mais il faut vouloir, savoir et pouvoir ; en un mot posséder la force, la sagesse et la foi. » (*CH XI*, p. 847).

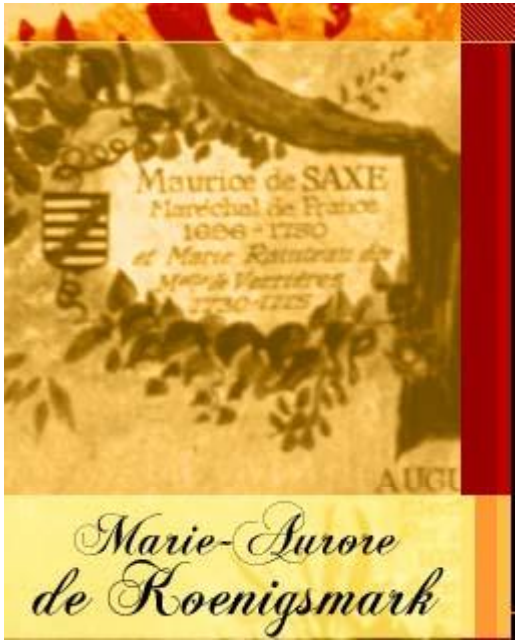
[2] *Le Curé de village* : « Tout ce que trouvent les gens de génie, dit alors Mme Graslin, est si simple que chacun croit qu'il l'aurait trouvé. » « Mais, se dit-elle à elle-même, le génie a cela de beau qu'il ressemble à tout le monde et que personne ne lui ressemble. » (*CH IX*, p. 778-779).

[3] *Le Curé de village* : « - On dort cependant bien, monsieur, dit Mme Graslin, quand l'espérance nous berce. » (*CH IX*, p. 825).

Page 53 (p. 123)

[1] C'est sans doute à Genève, en janvier 1834 chez la comtesse Marie Potocka, que Balzac fit la connaissance de Roman Zaluski (voir *Corr. Pl. I*, n° 34-2) ; il le reverra plusieurs fois à Paris.

Marie-Aurore de Koenigsmark (1662-1728)



Marie-Aurore de Koenigsmark, peinture anonyme.
Domaine de Nohant-Vicq © CMN
1662-1728

Marie-Aurore est originaire d'une famille germano-suédoise qui s'illustra au moment de la guerre de Trente Ans grâce à des guerriers soudards, pillards, brutaux et séducteurs. Son frère Philippe-Christophe de Koenigsmark fut un officier suédois qui aima follement la femme de l'électeur de Hanovre, George - plus tard George 1er d'Angleterre - et qui fut assassiné en 1694. En enquêtant sur la mort de son frère, Marie-Aurore rencontra Frédéric-Auguste, électeur de Saxe - plus tard roi de Pologne sous le nom d'Auguste II. Ils eurent une liaison et un fils qui fut appelé Maurice et nommé comte de Saxe.
Après la naissance de ce dernier, les amants ne se revirent point.
" Aurore de Koenigsmark fut faite, sur ses vieux jours, bénéficiaire de l'abbaye protestante de Quedlinbourg; […] elle mourut dans cette abbaye et y fut enterrée. […] j'ai dans ma chambre, à la campagne, le portrait de la dame encore jeune et d'une beauté éclatante de ton. On

voit même qu'elle s'était fardée pour poser devant le peintre. Elle est extrêmement brune, ce qui ne réalise point l'idée que nous nous faisons d'une beauté du Nord. Ses cheveux noirs comme l'encre sont relevés en arrière par des agrafes de rubis, et son front lisse et découvert n'a rien de modeste ; de grosses et rudes tresses tombent sur son sein ; […] J'avoue que cette beauté hardie et souriante ne me plaît pas. "
George Sand, *Histoire de ma vie*, t. I, p. 30

[2] *La Duchesse de Langeais* : « Se donner à un sot, n'est-ce pas avouer clairement que l'on n'a que des sens ? » (*CH V*, p. 1005).
Dans les *Mémoires de deux jeunes mariées*, il écrira : « J'ai pensé qu'il y avait quelque chose d'horrible à aimer un homme beau. N'est-ce pas avouer que les sens sont les trois quarts de l'amour, qui doit être divin ? » (*CH I*, p. 261).

[3] *Les Petits Bourgeois* : « Les sociétés ont deux termes de perfection : le premier est l'état d'une civilisation où la morale également infusée ôte l'idée du crime, et les jésuites arrivaient à ce terme sublime qu'a présenté l'Église primitive. Le second est l'état d'une civilisation où la surveillance des citoyens les uns sur les autres rend le crime impossible. Ce terme que cherche la société moderne, où le crime offre de telles difficultés qu'il faut ne pas raisonner pour en commettre. » (*CH VIII*, p. 180).

[4] *Le Curé de village* : « C'est derrière le mensonge que se tapit la vérité » (*CH IX*, p. 825).

Page 54 (p. 125)

[1] *Le Curé de village* : « - Faire le bien, reprit M. Bonnet, est une passion aussi supérieure à l'amour, que l'humanité, madame, est supérieure à la créature. » (*CH IX*, p. 830).

Page 58 (p.133)

[1] L'idée d'écrire un roman portant le titre de *Sœur Marie-des-Anges* vint à Balzac dès la fin de 1834 : dans l'*Introduction* aux *Études philosophiques* (datée de décembre 1834), Balzac fait en effet écrire à son préfacier, Félix Davin : « [...] Il faut aussi que nous nous taisions sur ces titres qui annoncent de beaux livres, les puînés de *Louis Lambert*, sans doute ! – *Sœur Marie-des-Anges* [...] » (*CH* X, p. 1216). Peu de temps après, le 16 janvier 1835, il écrivait : « *Sœur Marie-des-Anges* est un Louis Lambert femelle. Vous lirez cela. C'est une de mes moins mauvaises idées. Ce sont les abymes du cloître révélés ; un beau cœur de femme, une imagination exaltée, brûlante, tout ce qu'il y a de grand, rapetissé par les pratiques monastiques, et l'amour divin le plus intense, tué de manière que

la sœur Marie arrive à ne plus comprendre Dieu dont le goût et l'adoration l'ont amenée là. » (*LHB I*, p. 224). De ce projet, mentionné ici dans un « Programme pour 1838 », il ne nous reste que deux feuillets conservés au Fonds Lovenjoul sous la cote A. 203 (f°s 23 et 24) ; ils ont été publiés par Roger Pierrot (*CH XII*, p. 339-344).

[2] *La Maison Nucingen* : « la Nature n'a fait que des bêtes, nous devons les sots à l'État social. » (*CH VI*, p. 354). Cette phrase ne figurait pas dans l'édition originale (Werdet, 1838), elle fut ajoutée en 1844 pour l'édition Furne, elle a été recopiée par Balzac – au milieu d'autres « pensées » - sur le f° 56 conservé dans le dossier Lov., A. 180.

Page 60 (p. 137)

[1] Balzac inscrira à nouveau cette formule sur le feuillet suivant (HY 66), avec une légère variante.

Page 61 (p. 139)

[1] *Sur Catherine de Médicis* : « une femme qui paraît ne rien voir est un lynx » (*CH XI*, p. 281).

[2] Voir une formulation légèrement différente sur la page précédente (HY 65)

Page 62 (p. 141)

[1] Pensée déjà inscrite à la page 45

[2] Cette pensée se trouve, absolument identique, sur A. 202, f° 1. Page de titre avortée de *Pierrette.*

[3] Cette pensée se trouve, absolument identique, sur A. 202, f° 3.

[4] Cette pensée se trouve, absolument identique, sur A. 202, f° 3.

[5] Cette pensée se trouve, sous une forme presque identique, sur A. 202, f° 5.

Page 63 (p. 143)

[1] *Illusions perdues* : « Le génie est une horrible maladie. Tout écrivain porte en son cœur un monstre qui, semblable au tænia dans l'estomac, y délivre les sentiments à mesure qu'ils y éclosent. » (*CH V*, p. 544).

[2] *Un début dans la vie* (*CH I*, p. 806).

Page 65 (p. 147)

[1] *La Peau de chagrin* : « Qu'ai-je donc créé ? Rien. L'homme n'invente pas une force, il la dirige, et la science consiste à imiter la nature. » (*CH X*, p. 242). Voir note 4, CH X, p. 1330
Dans *Les Ressources de Quinola*, « car l'homme... saisissez bien ceci ? ne crée pas de forces... [...] il les emprunte à la nature » (*BO XXII*, p. 558-559).

Page 70 (p. 157)

[1] *Des artistes* (trois articles dans *La Silhouette* des 25 février, 11 mars et 22 avril 1830) : « *Un grand homme doit être malheureux*. Aussi, chez lui, la résignation est-elle une vertu sublime. Sous ce rapport, le Christ en est le plus admirable modèle. Cet homme gagnant la mort pour prix de la divine lumière qu'il répand sur la terre et montant sur une croix où l'homme va se changer en Dieu, offre un spectacle immense : il y a là plus qu'une religion ; c'est un type éternel de la gloire humaine. » (*OD II*, p. 716).

[2] *La Cousine Bette* : « Bonaparte est devenu l'Empereur pour avoir mitraillé le peuple, à deux pas de l'endroit où Louis XVI a perdu la monarchie et la tête pour n'avoir pas laissé verser le sang d'un monsieur ? Sauce. » (*CH VII*, p. 124).

[3] *La Muse du département* : « Le médecin fit sourire Lousteau en lui montrant cette pensée sur la première page :

Ce qui rend le peuple si dangereux, c'est qu'il a pour tous ses crimes une absolution dans ses poches.

J.-B. DE CLAGNY. » (*CH IV*, P. 674)

Page 71 (p. 159)

[1] Ces pensées seront longuement développées dans *La Peau de chagrin*, voir *CH X*, p. 244.

Page 73 (p. 163)

[1] *Les Ressources de Quinola* : « Y-a-t-il donc des vertus dont il faut se déshabituer ? » (*BO*, t. XXII, p. 579).

Page 74 (p. 165)

[1] *Sur Catherine de Médicis* : « Mais, comme aucune société ne peut exister sans des garanties données au sujet contre le souverain, il en résulte pour le sujet des *libertés* soumises à des restrictions. La liberté, non ; mais des libertés, oui ; des libertés définies et caractérisées. Voici qui est conforme à la nature des choses. » (*CH XI*, p. 173).
En 1843, dans la *Monographie de la presse parisienne*, Balzac écrira à nouveau : « En examinant l'état actuel de la France, un penseur pourrait tout résumer par cette phrase : *Des libertés, oui ; la liberté, non !* » (*CHH*, t. 24, p. 413).

Page 76 (p. 169)

[1] Dans *La Muse du département*, Bianchon inscrit sur l'album de Mme de la Baudraye : « *Ce qui distingue Napoléon d'un porteur d'eau n'est sensible que pour la Société, cela ne fait rien à la Nature. Aussi la démocratie, qui se refuse à l'inégalité des conditions, en appelle-t-elle sans cesse à la Nature.* » (*CH IV*, p. 674).

Page 83 (p. 183)

[1] Nous suivons Jack Henriquez (Ki Wist), qui, dans ses remarquables études sur *Le Curé de village*, voyait dans la description de ce procédé d'irrigation des notes prises par Balzac (sous la dictée de son beau-frère, l'ingénieur Surville ?) en préparation de ce qui deviendra le système destiné à l'irrigation régulière de Montégnac (voir *Le Curé de village*, *CH IX*, p. 832 et *passim*).

Page 87 (p. 191)

[1] Il s'agit ici, très vraisemblablement, de la trame d'un projet de drame projeté par Balzac en 1838 et qui aurait eu pour titre *La Gina*. Le 17 septembre 1838, il écrivait à Mme Hanska : « Au moment où je vous écris, je commence un drame en 5 actes, intitulé *La Gina*. C'est *Othello* retourné. La Gina sera un Othello femelle, la scène est à Venise et je veux enfin essayer. » (*LHB I*, p. 464). Le lendemain, il déchante déjà : « Le temps de tourner cette page, j'ai trouvé *La Gina* trop difficile, il y a des raisonnements qui assassinent. Ainsi dans *Othello*, Iago est le pilier qui soutient la conception, moi je n'ai que l'intérêt d'argent au lieu de l'intérêt de l'amour méconnu, j'ai trouvé mon personnage inadmissible. » (*ibid.*, p. 464). Quelques mois plus tard, il revient à ce projet, le 12 février 1839, il indiquera à Mme Hanska : « Voici ce que j'aurai fait ce mois-ci : [...] puis enfin 3 pièces de théâtre : *L'École des ménages, La Gina, Richard Cœur*

d'Éponge. » ; un peu plus haut, dans la même lettre, il annonçait que « Théophile Gautier va venir pour faire une seconde pièce en 5 actes et j'attends beaucoup de lui. » (*LHB I*, p. 479-480). Un mois plus tard, dans un article de *La Presse* (11 mars 1839), Gautier annoncera que Balzac « sera bientôt le plus *fécond de nos vaudevillistes* » et il faisait état « d'un mélodrame destiné à la Porte Saint-Martin, qui s'appelle *la Gina* et qui fera pâlir les complications de *la Tour de Nesle* ! ». Seuls deux feuillets semblent avoir été écrits de *La Gina*, ils sont conservés au Fonds Lovenjoul sous la cote A. 218, fol. 4 et 5 ; ils ont été publiés par René Guise dans son excellente édition du *Théâtre* de Balzac (Les Bibliophiles de l'Originale, 1969, tome 21, p. 495-505).

Page 89 (p. 195)

[1] Le titre est au pluriel. Balzac, curieusement, n'a inscrit sur cette page qu'une seule pensée.

Voir *LHB*, *Corr.* et Guise ? pour les projets théâtraux de Balzac sur Prudhomme.

Page 103 (p. 221)

[1] *Louis Lambert* : « Évidemment, Swedenborg résume toutes les religions, ou plutôt la seule religion de l'Humanité. Si les cultes ont des formes infinies, ni leur sens ni leur construction métaphysique n'ont jamais varié. Enfin l'homme n'a jamais eu qu'une religion. Le Sivaïsme, le Vichnouvisme et le Brahmaïsme, les trois premiers cultes humains, nés au Thibet, dans la vallée de l'Indus et sur les vastes plaines du Gange, ont fini, quelques mille ans avant Jésus-Christ, leurs guerres, par l'adoption de la Trimourti hindoue. [etc.] »

Page 105 (p. 225)

[1] Benoît Leborgne (né « Benoist Le Borgne »), plus connu sous le nom de Benoît de Boigne, *comte de Boigne* ou encore *général-comte de Boigne*, né le 8 mars 1751 à Chambéry (alors duché de Savoie du Royaume de Sardaigne) et mort dans la même ville, le 21 juin 1830, est un aventurier savoyard qui fit fortune aux Indes. Il fut également nommé président du conseil général du département du Mont-Blanc par l'empereur Napoléon Ier. Il rencontra le succès en Inde en se mettant au service de Mahâdâjî Sindhia, qui régnait sur l'empire marathe, en Inde. Celui-ci lui confia la création et l'organisation d'une armée. Devenu général, il entraîna et commanda une force de près de cent mille hommes organisée sur le modèle européen qui permit à la Confédération marathe de dominer l'Inde du nord et de rester le dernier État autochtone de l'Hindoustan à résister aux Anglais. Sur Boigne, on lira la n. 4 de la page 833 de *Z. Marcas* dans le tome VIII de la *CH*, édition de la Pléiade.
On retrouve Mahâdâjî Sindhia et Tipû Sâhib dans le long portrait de Gobseck où Balzac écrit :

« Il avait connu M. de Lally, M. de Kergarouët, M. d'Estaing, le bailli de Suffren, M. de Portenduère, lord Cornwallis, lord Hastings, le père de Tippo-Saeb et Tippo-Saeb lui-même. Ce Savoyard, qui servit Madhadjy-Sindiah, le roi de Delhy, et contribua tant à fonder la puissance des Marhattes, avait fait des affaires avec lui. » (*Gobseck*, tome II, page 967 de la *CH*, édition de la Pléiade)

[1] Louis Eyma. – Jacques Sargenton, et son fils, négociants exportateurs d'objets manufacturés pour les colonies, étaient installés au n° 38 de la rue Taitbout. Louis Eyma était un ami de Jean Vautor Desrozeaux, ancien condisciple de Balzac ; on lira sa notice biographique dans le *Répertoire des Correspondants*, *Pl.Corr. I*, p. 1587-88.

[2] Royer, L'*Almanach des 25000 adresses* de 1835 indique :
"Royer (L.-J.), prop., *élig*, anc. président et admin. de bienfais, *élig.*, r. de Buffault. 9, et à Gentilly."

[3] Auguste Barchou de Penhoën, condisciple de Balzac au collège de Vendôme. Il est le dédicataire de *Gobseck.*

[4] Fin octobre 1832, ce logement, au 3e étage du bâtiment au fond de la cour, devint celui de G. Sand et J. Sandeau ; voir G. Lubin, *Corr. Sand*, t. II, p. 932.

[5] Joubert (Mathieu), direct. des droits d'octroi d'entrée à Paris, r. Pinon. 2. Domicile, r. St-Lazare. 24.
La rue Pinon est aujourd'hui la rue Rossini.

[6] CROSNIER (François-Louis), associé à Nicolas Langlois, il avait assuré la direction théâtrale du théâtre des Nouveautés (1828-1830) ; puis celle du théâtre de la Porte-Saint-Martin (1830-1831). En 1840, l'*Almanach général* indique : « Crosnier, *directeur de l'Opéra-Comique*. Vivienne, 22 », direction qu'il assura de mai 1834 à mai 1845. Crosnier termina sa carrière comme administrateur général de l'Opéra de 1854 à 1856 (voir Pascale Goetschel et Jean-Claude Yon, *Directeurs de théâtre, XIXe-XXe siècles : histoire d'une profession*, Publications de la Sorbonne, 2008, p. 62-*sqq*). En 1840, Crosnier était également titulaire du privilège de la Porte-Saint-Martin et faisait donc partie des interlocuteurs avec lesquels Balzac devait s'entendre pour la réouverture du théâtre après l'interdiction de son drame *Vautrin* et la faillite du directeur Harel (voir *Corr. Pl. I*, n° 40-125, n. 1 et 40-141, n. 2).

[7] Jules Morère.
Éditeur-gérant de *BAGATELLE, journal de la littérature, des beaux-arts et des théâtres*. Ce journal littéraire, publié sous les auspices de la duchesse de Berry, n'a eu que 52 numéros hebdomadaires, du 22 septembre 1832 au 26 septembre 1833. Il devint plus tard une succursale de *la Mode* et fut rédigé sur les genoux de Mme Sophie Gay. Un ophélète, signant FOLLICULUS, indiquait le 25 mars 1867 dans *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux* (N° 78, col. 175-176) que Balzac avait été un collaborateur anonyme de *BAGATELLE*.

[8] docteur Gueyrard, voir A. 257, f° 32 et OD II, p. 1640 sqq
H.-C. Gueyrard : *Traitement homœopathique du choléra-morbus*, Lyon, 1832.

[9] Hugo. – C'est le 8 octobre 1832 qu'il quitta la rue Jean-Goujon pour s'installer au 6 de la place Royale.

[10] Lamartine. – En 1837, il avait quitté le 16 de la rue Saint-Guillaume pour s'installer au 82 de la rue de l'Université ; il y demeura jusqu'en 1853.

[11] Nisard, maître de conférence de littérature française à l'école Normale, r. St-Fiacre. 16. (Almanach 1835)

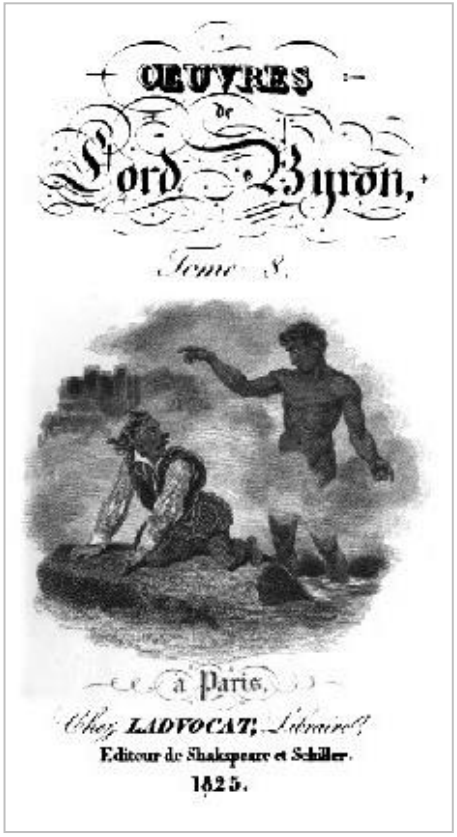
[12] Balay, (Antoine François *Louis* de Balay de la Chânée) voir *Pl. Corr I* n° 31-88.

[13] Thomassy, c'est l'adresse que nous trouvons dans l'*Almanach Royal et National* pour l'année 1841.

[14] Flore Delevoie fut, à partir de 1829, la domestique de Balzac.

[15] Le docteur Prosper Ménière. On lira sa notice biographique ainsi que l'historique de ses relations avec Balzac
Dans le *Répertoire des correspondants* (*Pl. Corr.I* p. 1567-68)

3ème de couverture (p. 237)

[1] Balzac se réfère vraisemblablement ici à son étude anatomique sur *L'Analyse des corps enseignants* « Les gens perdus de maladies vénériennes, les vieillards, les jeunes gens énervés sont les pères des générations molles, avortées, rachitiques, etc. les gens sains d'esprit et de corps (sans génie même) font des enfants de talent - ici mille effets à rechercher. » Voir la Page 92 du manuscrit (page 201 du *Courrier balzacien*).
On lira l'excellente présentation et la transcription faites par René Guise dans le tome XII (pages 837 à 844) de la *CH*, édition de la Pléiade, ainsi que la remarquable étude présentée par Michel Lichtlé dans *L'Année Balzacienne 2016*, pages 217 à 220 : **La « Pathologie de la vie sociale » selon Balzac**.

[2] Cette vignette provient de la quatrième édition des *Œuvres* de Lord Byron, Paris, Ladvocat, 1822-1825 en 8 volumes. Cette illustration de Devéria orne le titre-frontispice du 8e et dernier volume de cette édition donnée par Amédée Pichot et comportant une notice sur Byron par Charles Nodier. Elle est illustrée d'un portrait, 8 titres-frontispices, et 20 figures hors texte, gravées d'après les dessins de Richard Westall et Devéria, par Baquoy, Mougeot, Dequeauvilliers et Godefroy.
Elle illustre *La Métamorphose du bossu* Arnold invoquant le secours du démon :